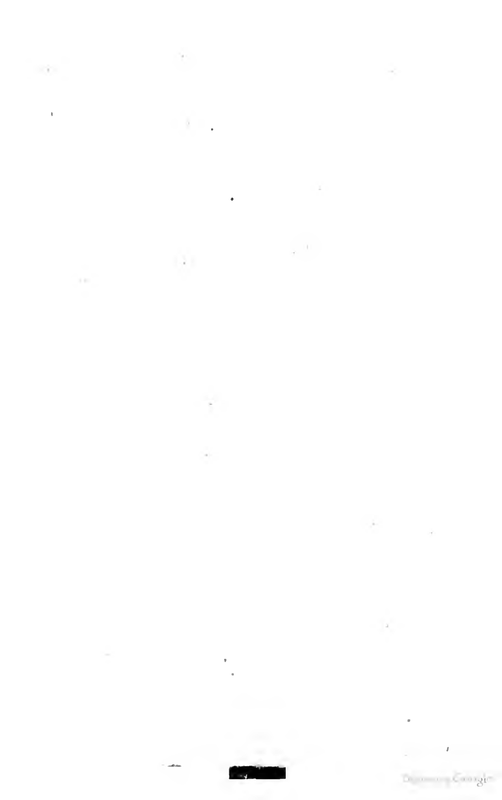




COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

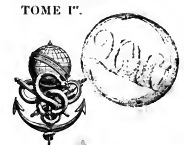
AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

DIALOGUES.
TOME Ier.



PARIS
DELANGLE FRÈRES,
ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVI.



NOTICE

SUR

LE DIALOGUE PHILOSOPHIQUE,

EN GÉNÉRAL, ET, EN PARTICULIER,

SUR CEUX DE VOLTAIRE.

Voltaire, auteur d'une demi-douzaine de sermons, et d'environ cinquante pièces dramatiques, a dit, dans son opuscule *Des divers changements arrivés à l'art tragique*, et répété, dans quelques unes de ses lettres, que *le monologue fut, en tout temps, jaloux du dialogue*.

Ce qui était vrai, vers 1760, n'a guère cessé d'être vrai depuis; et, quoique l'origine du *dialogue* soit plus ancienne que celle du *monologue*, considérés généralement tous deux; quoique celle du *dialogue philosophique*, proprement dit, et manifestement antérieur à toute autre espèce de dialogue, se perde dans la nuit de trente-trois siècles accomplis, comme le prouve le chapitre III de la *Genèse*, on pourrait, même encore aujourd'hui, répéter le mot de Voltaire, et l'appliquer, non seulement au *dialogue dramatique*, mais encore au *dialogue philosophique*, avec lequel il a plus d'un rapport.

Tout dialogue est une conversation parlée ou écrite,

réelle ou supposée, entre plusieurs personnages, appelés interlocuteurs, sur un sujet quelconque, et parmi les dialogues supposés, c'est-à-dire imaginés pour l'instruction des hommes, il convient de ranger en première ligne le *dialogue philosophique*, dont le but doit être toujours une vérité utile.

Marmontel, dans ses *Éléments de littérature*, fait l'éloge de cette forme d'instruction, qui, par son attrait et sa clarté, qualités si essentielles dans la discussion des matières épineuses ou confuses, a mérité la prédilection de tous les catéchistes.

La Harpe, en son *Cours de littérature*, rend pareillement justice aux grands avantages qui résultent de la forme du *dialogue*, « parcequ'elle ôte, dit-il, au ton di-« dactique ce qu'il a de naturellement impérieux, en « substituant la discussion de plusieurs à l'enseigne-« ment d'un seul; écarte la monotonie en variant le « style, suivant les personnages; tempère la sécheresse « et l'austérité des préceptes, par l'agrément de la con-« versation; enfin, développe le pour et le contre de « chaque opinion, avec la vivacité et l'abondance que « chacun de nous a naturellement en soutenant l'avis « qui lui est propre, et montre les objets sous toutes « les faces et dans le plus grand jour. »

L'attrait et la clarté, dont parlent Marmontel et La Harpe, sont le double mérite des *dialogues philosophiques* composés par Voltaire, dialogues dont les uns, au nombre de trente-un, sont réunis en collection dans ces deux volumes, et dont les autres, en plus grand nombre encore, sont disséminés dans ses œuvres, notamment, dans le *Dictionnaire philosophique*.

Si l'on pouvait parcourir les principaux *dialogues philosophiques*, depuis celui du premier serpent et la première femme, jusque à celui des *deux insulaires*, publié récemment par MM. Jouy et Jay, *ermites* aujourd'hui *en liberté*, on se convaincrait que des bêtes et des hommes, des philosophes et des sophistes, des athées et des déistes, des prudes, des courtisanes et des jésuites, des tyrans et des républicains, des fatalistes et des puritains, des habitués de paroisse, des moines et des empereurs, morts, mourants, et vivants, appartenant à des temps et à des pays séparés entre eux par des milliers d'années et de lieues, peuvent très convenablement figurer, comme interlocuteurs, dans tout dialogue philosophique.

On doit même remarquer que les auteurs qui se sont le plus distingués en ce genre d'écrire, ont, pour ainsi dire, affecté d'introduire sur la même scène, et face à face, des interlocuteurs opposés entre eux par des opinions contraires, et excités par des passions rivales. C'est une plus grande difficulté que se donne l'auteur; mais, s'il parvient à faire parler naturellement chaque interlocuteur, selon son caractère historique, ou présumé, et à ne lui faire dire que ce qu'il doit dire en effet, il en résulte un plus grand agrément, accompagné de plus d'instruction pour le lecteur. Deux interlocuteurs qui seraient du même avis sur les grandes questions que je ne veux pas autrement désigner, mais qui brouillent entre eux les parents, et même les amis, n'auraient guère à s'entretenir que de la pluie et du beau temps; et mieux vaudrait alors lire l'almanach de Liége que leur conversation sans couleur et sans vie.

Quand des personnages s'expriment autrement qu'ils ne le doivent, ils ne sont plus en scène, ils sont même hors de la nature; et il en est du *dialogue philosophique* comme de tout dialogue en général. C'est ainsi que Molière, La Fontaine, Racine, et Voltaire ont jugé ce défaut, en l'évitant si judicieusement dans le *Tartufe*, *Les Animaux malades de la peste*, *Athalie*, et *Brutus*.

Ainsi, un écrivain qui ferait figurer l'empereur Napoléon avec l'abbé Geoffroy, dans un dialogue philosophique (et un dialogue peut être philosophique encore bien qu'il ait lieu entre deux sophistes), devrait bien se garder de leur prêter le même langage, à moins toutefois qu'il ne voulût, pour mieux rappeler l'abus que l'un fit de son génie, et que l'autre fit de son esprit, leur faire *décréter* et *proclamer* encore, en style de feuilleton, la rampante médiocrité de l'auteur tragique dans lequel, et pour cause, le *conquérant* et *l'homme d'église* détestaient le *philosophe*.

On objecte, il est vrai, et quel que soit le naturel du langage prêté à chaque interlocuteur, que le dialogue philosophique peut avoir un inconvénient, celui de laisser quelquefois en doute sur l'avis de l'auteur lui-même; mais ce reproche, que l'on a fait au plus digne des disciples de Socrate, et même au plus grand orateur de Rome, ne peut jamais être adressé à Voltaire. On voit clairement que ce n'est pas lui qui parle par la bouche de *Grizel*, avec *le Menu*, ni par celle de *frère Rigolet*, avec *l'empereur de la Chine;* mais on le reconnaît bien vite sous les traits d'*Évémère;* et il en est de même de tous ses dialogues, dans lesquels, ainsi que dans ses autres écrits, il lui eût été aussi impossible de

dissimuler la hardiesse de sa pensée que de voiler l'originalité de son style.

Tous les *dialogues philosophiques* de Voltaire n'ont ni la même gravité, ni la même importance; mais, depuis le premier jusque au trente-unième, il n'en est pas un seul où ne brille une de ces vérités anti-romantiques, dont l'évidence, quoique manifeste, ne saurait être trop démontrée :

« La Divinité parle au cœur de tous les hommes, et « les liens de la charité doivent les unir d'un bout de « l'univers à l'autre. »

« Le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme « est la nécessité de travailler...; et Jésus n'a institué « ni les prémontrés ni les jésuites. »

« La religion consiste dans la soumission à Dieu, et « dans la pratique des vertus. »

« Les meilleures lois sont celles où l'on a le plus « consulté l'intérêt des hommes; et, plus les lois de « convention se rapprochent de la loi naturelle, plus « la vie est supportable. »

« La France a été long-temps barbare; et, aujourd'hui « qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens « attachés à l'ancienne barbarie. »

« Rien n'est plus utile au public qu'un curé; rien n'est « plus inutile qu'un cardinal. »

« Point de liberté chez les hommes, sans celle d'ex- « pliquer sa pensée. »

Voltaire étant devenu, comme il le disait lui-même, plus gai et plus hardi aux dépens de la sottise, de l'intolérance, et de la superstition, à mesure qu'il vieillissait, se vit dans l'obligation à-peu-près permanente,

en publiant ses *Dialogues*, comme la plupart de ses autres opuscules philosophiques, de cacher soigneusement la main qui les écrivait. De là vient que ces mêmes dialogues, publiés par lui, par ses amis, et même par ses ennemis ou des libraires spéculateurs, soit sans dates, soit avec des dates fausses ou supposées, et presque toujours sans nom d'auteur, ont été si difficiles à recueillir et à classer. Il en résulta, dans l'édition de Kehl, édition d'ailleurs très recommandable, une sorte de confusion que la patience la plus soutenue et la sagacité la plus exercée ne pouvaient entièrement éviter.

Les *Dialogues et Entretiens philosophiques*, au nombre de vingt-cinq, dans ce premier volume, et de six, dans le second, traitent, il est vrai, de questions importantes pour les hommes de tous les temps; mais, si l'on se souvient qu'ils furent principalement composés pour l'instruction d'un peuple dont Voltaire avait, pour ainsi dire, commencé à être le précepteur, après la mort de l'intolérant Louis XIV; si l'on se rappelle que ces dialogues parurent, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, à trente époques successives, et avec des allusions aux circonstances contemporaines, allusions dont l'empreinte va s'affaiblissant de plus en plus tous les jours, on se convaincra sans peine que l'ordre chronologique, selon lequel les *Romans* ont été imprimés, dans cette édition, et selon lequel encore seront classés les *Mélanges historiques et littéraires*, était l'ordre le plus naturel, le seul même que nous dussions essayer de suivre, bien que dans l'édition de Kehl, et dans toutes celles publiées depuis, on ait conservé le système d'une classification démontrée vicieuse.

Vers 1820, j'avais conçu l'idée d'extraire de la place qu'ils occupent dans les OEuvres complètes de Voltaire, tous les autres dialogues philosophiques qu'on peut facilement en séparer, afin de n'en plus faire qu'une collection, avec les trente-un premiers. D'après ce système de classification, que j'aurais proposé à M. Delangle, si j'eusse été averti moins tardivement du temps où l'on a commencé l'impression de ces deux volumes, vingt-cinq dialogues auraient pu être extraits, rien que du *Dictionnaire philosophique*, dans lequel ils se trouvent distribués, non par ordre chronologique ou de matières, mais par ordre alphabétique, aux mots suivants :

Conseiller ou juge ; — dialogue entre *Bartolomé et Géronimo ;*
Conscience, section iv ; — *l'Aumônier du prince de *** et un Anabaptiste ;*
Curé de campagne, section ii ; — *Ariston et Théotime ;*
Dieu, Dieux, section vi ; — *Logomacos et Dondindac ;*
Druides ; — *les Furies, un Druide, Calchas, et Orphée ;*
Éducation ; — *un Conseiller et un ex-Jésuite ;*
Fraude ; — *Bambabef et Ouang ;*
Géométrie ; — *le Maître et le Disciple ;*
Intérêt ; — *l'abbé des Issarts et un Hollandais ;*
Liberté ; — *A et B ;*
Liberté de penser ; — *Bolmind et Medroso ;*
Loi naturelle ; — *A et B ;*
Maladie, Médecine ; — *une Princesse et un Médecin ;*
Matière, section i^{re} ; — *un Énergumène et un Philosophe ;*
Missions ; — *M. Audrais et un Jésuite ;*

MOUVEMENT; — *Voltaire et un Philosophe des environs du mont Krapac;*

NATURE; — *le Philosophe et la Nature;*

NÉCESSAIRE; — *Osmin et Sélim;*

PAPISME; — *un Papiste et un Trésorier;*

PROVIDENCE; — *sœur Fessue et un Métaphysicien;*

PUISSANCE, section II; — *le R. P. Bouvet et l'empereur Kang-hi, en présence de frère Attiret;*

RAVAILLAC; — *un Page du duc de Sully et maître Filesac;*

RELIGION, section II; — *Voltaire et un Archange;*

VERTU, section Iʳᵉ; — *un Honnête homme et un Excrément de théologie;*

VOLONTÉ; — *des Grecs et le pape Honorius Iᵉʳ.*

Environ quinze autres dialogues, ou entretiens, font partie des œuvres complètes de Voltaire; mais, dans ce nombre, il n'y a guère que le *Dialogue entre l'abbé de Châteauneuf et la maréchale de Grancei*, intitulé, dans les *Facéties: Femmes, soyez soumises à vos maris*, qu'on eût pu réunir aux trente-un premiers, avec les vingt-cinq du *Dictionnaire philosophique.* C'est d'ailleurs un opuscule moins *facétieux* qu'on ne pense, puisqu'il développe un précepte de saint Paul, précepte devenu loi par l'article 213 de notre *Code civil.*

Les *Fragments historiques sur l'Inde* contiennent un dialogue entre *la Raison et la Sagesse divine.*

Le chapitre XXI de *la Défense de mon oncle* en renferme un, entre *Platon et Madétès.* Le nº XV de *la Paix perpétuelle* en offre un autre entre *un Sénateur et un Chrétien;* et c'est au chapitre XVI du *Traité sur la To-*

lérance, qu'il faut chercher le dialogue entre *un Mourant et un Homme qui se porte bien.*

Les romans de Voltaire en fournissent cinq, savoir:

Dans *l'Homme aux quarante écus*, un premier dialogue entre celui-ci et *un Géomètre;* et un second, avec *un Chirurgien-major.*

Dans *Jenni*, un dialogue entre *Freind et Birton*, sur l'athéisme. Ce dialogue est composé de quatre entretiens, formant les chapitres VIII, IX, X, et XI du roman.

Dans *le Taureau blanc*, le chapitre III est un entretien entre *la princesse Amaside et le Serpent.*

Dans le roman intitulé: *Les Oreilles du comte de Chesterfield*, le chapitre IV contient la *Conversation du docteur Goudman et de l'anatomiste Sidrac.*

Il ne me reste plus à parler que d'un seul dialogue, revêtu de formes assez dramatiques pour qu'on n'ait pas hésité à le placer, depuis long-temps, dans le théâtre de Voltaire. Je crois que cette production, intitulée *Socrate, ouvrage dramatique en trois actes*, participe tout à-la-fois du *dialogue philosophique* et du drame, quoique, par ses divisions en actes et en scènes, il ait dû être considéré plutôt comme pièce de théâtre que comme *dialogue philosophique.*

Il résulterait de cet aperçu que Voltaire composa environ soixante-dix *dialogues philosophiques*, sans compter *Le Russe à Paris, Le père Nicodème et Jeannot, Pégase et le Vieillard.* Comme ils sont en vers, cette raison a suffi pour les faire ranger parmi les satires.

Voltaire, dans l'ouvrage intitulé: *Connaissance des défauts et des beautés de la poésie et de l'éloquence* (Mélanges littéraires), consacre douze à quinze pages aux

dialogues en vers et en prose, et j'y renvoie le lecteur. Je ferai seulement remarquer qu'il n'y nomme, à propos du dialogue en prose, que quatre auteurs, savoir: un latin, un italien, et deux français.

Quant à Marmontel, dont les *Eléments de littérature* renferment un article spécial sur le *dialogue philosophique ou littéraire*, il n'y cite que cinq auteurs; mais il y donne en même temps des idées justes sur le *dialogue sophistique*, genre entièrement opposé à celui du dialogue philosophique; genre qui serait dangereux s'il n'était ridicule; genre, en un mot, dans lequel ont excellé, à leur manière, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et celui des *Dîners du baron d'Holbach*.

Parler du dialogue philosophique, sans nommer, du moins, les auteurs qui ont le plus illustré ce genre de composition, serait un oubli grave; et l'on ne pourrait en nommer, même un très petit nombre, sans citer d'abord le Grec si persuasif, quand il prêchait l'immortalité de l'ame; mais si difficile à comprendre, quand, après Timée de Locres, il entrevit le premier, dit-on, cette même Trinité que Voltaire, vingt-deux siècles après lui, osa regarder en face.

Après Platon se placerait naturellement Cicéron, à qui il appartenait si bien de composer des dialogues sur l'art oratoire. Viendrait ensuite Lucien, surnommé le père du dialogue, moraliste plein de gaieté, de verve satirique, et qui, au rapport de La Harpe, poursuit continuellement la superstition populaire et le charlatanisme des sophistes. S'il traita avec irrévérence Jésus-Christ, dont il fut presque le contemporain; du moins, et par une sorte de compensation, il contribua

à décrier les rêveries du paganisme, encore bien qu'il fût païen lui-même.

Après La Mothe-le-Vayer, Malebranche et La Bruyère, tous trois philosophes et tous trois auteurs de dialogues, il fut un homme qui voulait nous donner un bon roi. Cet homme, digne d'être divinisé comme Platon, mais qui n'a pas même été canonisé comme Ignace, est précisément celui que le *petit* Bossuet, dans sa lettre du 25 novembre 1698, à son oncle le *grand* Bossuet, appelle *enragé et bête féroce*. On a de Fénélon, qui n'était ni *bête* ni *féroce*, comme chacun sait, soixante-dix-neuf *Dialogues*, composés pour l'éducation du père de Louis XV. Quant à Bossuet, je ne connais de lui aucun dialogue; et il a prouvé combien le ton didactique et impérieux du *monologue* convenait à son génie inflexible et sublime.

Le sage mais timide Fontenelle essaya d'imiter Lucien, et lui dédia même ses *Dialogues*, que Voltaire a, ce me semble, un peu vivement critiqués, en les mettant toutefois fort au-dessus de ceux de La Mothe-le-Vayer. Marmontel les donne comme un modèle, et les préfère aux dialogues de Pluche et de Bouhours.

Montesquieu n'a composé que le dialogue de Sylla et d'Eucrate, mais aussi on y reconnaît l'auteur des *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. J'allais nommer Frédéric II, dont les dialogues sont plus philosophiques et moins gracieux que le *Cantique des Cantiques* de Salomon, auquel on l'a comparé, mais si ce disciple de Voltaire est Français par son esprit, il est Allemand par sa naissance.

Dans un des *Dialogues* de Vauvenargues, qui vécut

trop peu pour l'amitié de Voltaire, et pour la philosophie, Bossuet dit à Fénélon : « Vous êtes l'homme du « monde qui avez parlé aux princes avec le plus de « vérité et de courage. »

A la tête des *dialogues philosophiques* de Bernardin de Saint-Pierre, on remarque celui de *La mort de Socrate*, qui rappelle celui de Voltaire, par son sujet et par sa forme.

Après Millot, qui honora tout à-la-fois la soutane du prêtre et le manteau du philosophe, il ne faudrait pas oublier Suard. Son dialogue entre *Périclès*, *un Grec moderne*, *un Russe*, a été attribué à Voltaire pendant long-temps.

Rivarol, qui avait tant d'esprit pour un seul homme, n'en eut pas assez pour deux, quand il composa son *Dialogue entre Voltaire et Fontenelle.*

Après Chénier, bien plus connu par quelques dialogues en vers que par ceux qu'il composa en prose, *le reste* des auteurs qui ont parcouru la même carrière, avec succès, mériterait encore *d'être nommé.* Mais on ne peut, dans cette Notice déja trop longue, mentionner qu'un très petit nombre de modernes, quand trois anciens ont à peine été cités, et quand Galilée, chez les Italiens, Oliva, chez les Espagnols, Leibnitz, chez les Allemands, Érasme, chez les Hollandais, et Lyttelton, chez les Anglais, ne l'ont pas été du tout.

Parmi tous les auteurs de *dialogues philosophiques*, celui dont je préfèrerais la morale serait l'archevêque de Cambrai, malgré le mot cruellement injuste du neveu de Bossuet. Je ne lui comparerai pas Voltaire, quoique cet apôtre de la tolérance ait failli être nommé

cardinal, et qu'il ait été breveté *père temporel des capucins;* mais, sans craindre de m'exposer au ridicule encouru par le P. Bouhours, lorsqu'il compara saint Ignace avec César, et saint François-Xavier avec Alexandre, je dirai qu'il existe vingt traits de ressemblance frappante entre Lucien et Voltaire.

Lucien, comme tant d'autres grands hommes, appartenait à une famille obscure; Voltaire, selon l'expression d'un roi, ne devait rien *à ses ancêtres*, et *devait tout à la nature.* Si le philosophe né à Samosate embrassa d'abord la profession d'avocat, le philosophe né à Châtenai, d'abord clerc d'un procureur, se fit l'avocat du genre humain, en défendant l'innocence de Byng, des Calas, des Sirven, de Montbailli, du chevalier de La Barre, et de Lally.

Si l'on ne peut guère refuser à Lucien le premier rang parmi les plus originaux et les plus spirituels de tous les écrivains grecs, on doit encore moins contester le rang suprême à Voltaire, entre tous les écrivains de sa nation. Il est vrai que l'auteur moderne, décoré de tant d'autres titres plus glorieux, est moins connu que l'ancien, comme auteur de dialogues philosophiques; mais, sans que l'un ait cherché à imiter l'autre, il n'est pas jusqu'au titre du dialogue *des Courtisanes* d'Athènes qui ne rappelle celui de *madame de Maintenon et mademoiselle de Lenclos*, dans la rue des Tournelles.

Ce ne fut ni aux lettres, ni à la philosophie qu'ils durent leur fortune; et, s'ils ont critiqué les littérateurs à la solde des grands, on ne doit pas plus reprocher à l'un d'avoir accepté une place au service d'un empereur romain, qu'on ne doit faire un crime à l'autre d'avoir

été chambellan d'un roi de Prusse, d'ailleurs très aimable, et qui lui avait *baisé la main*, en l'appelant *mon bon ami*.

Les historiens trompeurs par ignorance, et, sur-tout, les historiens menteurs par calcul ou par lâcheté, trouvèrent rarement grace devant eux; et les lourdes périodes des uns, comme les phrases servilement cadencées des autres, furent vouées au ridicule ou à l'infamie.

Tous deux, inspirés habituellement par la sagesse, sacrifièrent trop souvent peut-être sur l'autel de la gaieté, et quelquefois même sur celui de la folie; mais leur était-il possible de se rappeler le *risum teneatis* d'Horace, quand l'un était témoin des fanatiques extravagances d'un certain *Peregrinus*, apostat du christianisme, et quand l'autre assistait aux miracles non moins ridicules d'un diacre Pâris, apostat du bon sens?

Le nombre des sots étant infini, comme on le sait, ou plutôt, comme on ne le sait pas assez, Lucien et Voltaire leur déclarèrent la guerre, sans avoir été toutefois les premiers aggresseurs, et cette guerre sans trêve ne fut qu'une longue suite de combats sans quartier.

Leur arme favorite fut le ridicule; et si jamais arme fut acérée et terrible, ce fut dans leurs mains. Vainement l'hypocrisie de religion, l'intolérance, et la superstition réclamèrent-elles un droit d'asile; il n'y en eut point pour elles, même dans le sanctuaire des temples chrétiens, où ils percèrent le triple monstre sur les marches de l'autel qu'il tenait embrassé. Victoire utile pour le genre humain, mais funeste à leur repos; car quelques traits échappés à leurs mains imprudentes ou trop vigoureuses, étant allés se briser aux

pieds de la statue de *l'Homme divin* dont les jésuites se prétendent modestement les *compagnons*, c'en fut assez pour que la calomnie dénonçât comme athées deux philosophes qui, cependant, vécurent et moururent en déistes.

La vengeance et l'envie avaient troublé leurs jours; la vengeance et l'envie calomnièrent leur mort.

Si l'on en pouvoit croire la calomnie, dont l'envie et la vengeance sont les dignes conseillères, Lucien serait mort enragé, c'est-à-dire dévoré tout vivant par des chiens, et Voltaire, aussi chargé d'ans que Lucien, aurait abrégé de quelques mois, de quelques jours peut-être, une vie si utilement laborieuse, et que Dieu lui avait prêtée si longue.

Enfin, si Suidas, écho des ennemis de Lucien, a prétendu que ce philosophe *hériterait* du feu éternel avec Satan, dans l'autre monde, les ennemis de Voltaire, en celui-ci, n'ont pas cru se venger trop de ses sarcasmes en l'instituant, en quelque sorte, *co-héritier* de Lucien, c'est-à-dire en le condamnant à l'enfer; *grand argument*, dit lord Byron, *qui sert aux dévots pour répondre éloquemment à tous les doutes.*

« Je ne décide point entre *Voltaire* et Rome, »

ni même entre Lucien et Voltaire; mais, Lucien eût-il été souillé de la moitié des vices du grand-prêtre Anitus, et Voltaire eût-il commis autant de péchés mortels que le pape Alexandre VI commit d'incestes, d'assassinats, et d'empoisonnements, j'oserais encore proposer aux plus irréconciliables ennemis de deux philosophes, dans lesquels on s'efforce vainement de

ne voir que deux grands coupables, l'exemple aussi sublime que rare de sainte Thérèse, dont l'ame tendre et miséricordieuse s'appitoyait même sur le sort du diable.

Et, empruntant une seconde pensée au poëte britannique justement proclamé *grand homme*, dans la *Messénienne* d'un poëte français qui grandit chaque jour, je dirais aux hommes qui se laissent fléchir, aux hommes dont le Dieu, aussi miséricordieux que puissant, fut aussi le Dieu de Lucien et de Voltaire :

« Ne troublons pas la paix de leurs cendres! s'ils ont « mérité la vengeance du ciel, ils subissent leur peine. « Ce n'est point à nous de les juger, encore moins de « les condamner; l'heure viendra où les mystères de « la mort nous seront révélés. L'espérance et la terreur « reposent ensemble dans la poussière de la tombe; et « lorsque, selon notre croyance, la vie viendra nous y « ranimer, la clémence divine pardonnera, ou sa justice « réclamera les coupables. »

J. Clogenson.

17 Octobre 1824.

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES.

I[1].

LES EMBELLISSEMENTS
DE
LA VILLE DE CACHEMIRE.

Les habitants de Cachemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses, et vivant comme des enfants qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout, et oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cents ans sans avoir eu ni de vrais philosophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes passables, ni de peintres, ni de sculpteurs. Ils man-

[1] * Ce dialogue avait paru sous ce titre : *Le Philosophe indien et le Bostangi, ou les Embellissements de la ville de Cachemire.* Sa date est postérieure à 1748, car Voltaire y fait allusion à la guerre terminée, au mois d'octobre même année, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Voir la fin du chapitre xxx du *Siècle de Louis XV.* Dans la *Politique et législation*, l'opuscule intitulé, *Des Embellissements de Paris*, est lui-même daté de 1749. (Clog.)

quèrent long-temps de manufactures et de commerce, au point que, pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge et un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier siècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation, et qui, nourris de la science des Persans et des Indiens, portèrent la raison et le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan[1] qui encouragea ces grands hommes, et qui, à l'aide d'un bon visir[2], poliça, embellit, et enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, et firent des chansons contre le sultan, contre le ministre, et contre les grands hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds et dans les mains. Il y avait des gens fort adroits qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre au son des instruments, avec une grace merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable

[1] Louis XIV. (Clog.) — [2] Colbert. (Clog.)

d'ajuster un ruban; et enfin d'excellents chimistes qui, avec de l'essence de jambon et autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins et des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent, par ces beaux arts, à l'honneur de fournir de modes, de danseurs, et de cuisiniers, presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine et plus belle qu'elle ne l'était: on en parlait, et on ne fesait rien. Un philosophe de l'Indoustan[1], grand amateur du bien public, et qui disait volontiers et inutilement son avis quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux et de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand et magnifique temple semblable à celui de Pékin ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'est-à-dire de ces marchés et de ces magasins publics entourés de colonnes, et servant à-la-fois à l'utilité et à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre;

[1] Voltaire. (Clog.)

qu'on voyait avec indignation de très vilaines maisons sur de très beaux ponts, et qu'on desirait en vain des places, des fontaines, des statues, et tous les monuments qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philosophe indien, de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit bostangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philosophe. On nous a déja étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce sont des discours de sage, c'est-à-dire des choses admirables dans la théorie et ridicules dans la pratique: nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philosophe, à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement, et qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin? Nous n'avons rien répondu, dit le bostangi; nous nous sommes mis à rire, selon notre coutume, et nous n'avons rien examiné. Oh bien! dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, et je vais vous démontrer ce paradoxe qui vous rendrait heureux, et qui vous alarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; et ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitants de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, et ils manquent de tout. L'opulence d'un état est comme tous les talents qui dépendent de la nature et de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol et dans le travail. Le peuple le plus riche et le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain; et le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord, mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années; et où trouver de quoi les payer?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre[1]?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, et l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, et vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent: il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans; et la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Égyptiens pour bâtir des pyramides, et aux Chinois pour faire leur grande muraille? Des ognons et du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéants?

[1]* Guerre de 1741 à 1748, pour la succession d'Autriche. Ce passage, comme nous l'avons dit page 3, détermine à-peu-près la date de ce premier dialogue. (Clog.)

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout, et vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, et la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, et ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête et des mains, et l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout; la nature nous a très bien traités: mais quelles dépenses énormes pour mettre tant de matériaux en œuvre!

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir et vêtir tous vos habitants; vous avez sous vos pas tous les matériaux: vous avez autour de vous deux cent mille fainéants que vous pouvez employer; il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, et à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris et bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire; car assurément vous ne paierez rien aux

Persans et aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très véritable, il ne sortira ni argent ni denrée de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang et de trésors?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres et de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien! si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur et pour sa gloire? Quoi! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres! Vous n'êtes donc pas encore aux premiers éléments de la police?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en sorte que les pos-

sesseurs du riz, du lin et des bestiaux donnassent du pilau et des chemises aux mendiants qu'on emploierait à remuer la terre et à porter des fardeaux, on ne serait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes qui, le long de l'année, sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six-vingts jours pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vite de l'industrie; vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces temps sont destinés au cabaret et à la débauche, et il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche qui entraîne des maladies? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enivre un tiers de l'année?

Cette conversation dura long-temps. Le bos-

tangi avoua enfin que le philosophe avait raison, et il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup, mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur et le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie? A-peu-près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main! Et moi aussi, dit le bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un état! dit l'Indien. Cette conversation dura longtemps, et ne produisit pas grand'chose.

FIN DES EMBELLISSEMENTS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

II*.

UN PLAIDEUR

ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

Eh bien! monsieur, le procès de ces pauvres orphelins?

L'AVOCAT.

Comment! Il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies réelles; on n'a mangé encore en frais de justice que le tiers de leur fortune: et vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage; je le respecte: mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

* Ce dialogue se trouve dans une édition de 1751 des œuvres de Voltaire.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui?

L'AVOCAT.

Oui; et il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès; car vous avez pour vous un article décisif dans Charondas.

LE PLAIDEUR.

Ce Charondas est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins?

L'AVOCAT.

Point du tout; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point: mais un avocat le cite, les juges le croient, et on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi! l'opinion d'un Charondas tient lieu de loi?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous Turnet et Brodeau.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? est-ce que nous vivons sous Justinien ou sous Théodose?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse et les tournois, ils couraient dans la terre sainte avec leurs maîtresses: vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le temps d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends; vous n'avez point de lois, et vous allez demander à Justinien et à Charondas ce qu'il faut faire, quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez; nous avons plus de lois que toute l'Europe ensemble; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh! oh! voici bien une autre merveille!

L'AVOCAT.

Ah! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-Putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Eh bien! qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main: car Guignes-la-Putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable; mais à deux lieues de là c'est tout autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes et Melun ne sont-ils pas en France? et n'est-ce pas une chose absurde et affreuse que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi?

L'AVOCAT.

C'est qu'autrefois les habitants de Guignes et ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes fesaient, dans le bon temps, deux empires séparés; et l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets; ces lois dépendaient de la volonté de son maître d'hôtel, qui ne savait pas lire, et leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils; de sorte que, la race des barons de Guignes étant éteinte pour

le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore et tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin contre un Auvergnat.

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, et messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon? est-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits? et puisque les tailleurs et les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit par-tout la même, quand la pinte ne l'est pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que, comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini; et il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi et qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares? Ils ont la même mesure, mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne. Quoi! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion?

L'AVOCAT.

Non, et cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, et la religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglais et d'autres peuples ont pensé que l'observation des lois était d'homme à homme, et que la religion était de l'homme à Dieu. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre-de-change. Ceux qui pèchent uniquement contre Dieu doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

Dieu veuille que vous l'entendiez davantage!

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

III*.

MADAME DE MAINTENON[1]

ET

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

MADAME DE MAINTENON.

Oui, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur? Non, c'est pour trouver en vous des consolations.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Des consolations, madame? Je vous avoue que, n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

* Ce dialogue a aussi été imprimé dès 1751.

[1] Madame de Maintenon et mademoiselle Ninon de Lenclos avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans[1], avait vu l'auteur, et même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de Châteauneuf que madame de Maintenon avait fait ce qu'elle avait pu pour engager Ninon à se faire dévote et à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur et de la vieillesse.

[1]* Anne ou Ninon de Lenclos, née le 15 mai 1616, et morte le 17 octobre 1706, était âgée alors de quatre-vingt-dix ans et quelques mois. (Cloc.)

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en est assez: la mienne n'est pas de cette trempe: je vous ai toujours regrettée.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

J'entends. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié; et moi, qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur: mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si long-temps?

MADAME DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation je compte sur-tout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Pour moi, je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me suis trompée la première. Si, lorsque nous soupions autrefois ensemble avec Villarceaux et Nantouillet, dans votre petite rue des Tournelles; lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit: Vous approcherez un jour du trône; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous; toutes les graces passeront par vos mains; vous serez regardée

comme une souveraine; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit: Leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement et de joie. Tout s'est accompli, j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers moments; j'ai espéré la joie, et ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Les philosophes pourront vous croire; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente; et s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en haut: quelle erreur!

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grace, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin?

MADAME DE MAINTENON.

Ah! ma chère Ninon, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que mademoiselle de Lenclos,

j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude; c'est tout vous dire. Mon cœur est vide; mon esprit est contraint: je joue le premier personnage de France; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable[1]!

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que Ninon est plus heureuse à Paris dans sa petite maison avec l'abbé de Châteauneuf et quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais:

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,

[1] Ce sont les propres paroles de madame de Maintenon.

Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir[1] !
J. Bertaut, évêque de Seès.

Buvez du fleuve Léthé, consolez-vous sur-tout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! Ninon, peut-on se consoler seule? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Madame, franchement, c'est à vous à être timide ; mais osez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je vous aime toujours, madame ; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite et malheureuse, parceque la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! cruelle Ninon ! vous avez le cœur plus dur

[1] Huitième couplet d'une chanson imprimée, avec quelques autres poésies du même auteur, dans les *Poëtes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe*, utile et agréable collection, publiée en 1824, 6 vol. in-8°, par MM. Crapelet et Auguis. (Clog.)

qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez; et pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis : quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du trône, et je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la cour.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi! se voir au faîte de la grandeur, être adorée, et ne pouvoir être heureuse!

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Écoutez, il y a peut-être ici du malentendu. Vous vous croyez malheureuse uniquement par votre grandeur.

Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les desirs si vifs qu'autrefois? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai

malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, et vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, et cinq sens bien parfaits pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté, et de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philosophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère Ninon.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Adieu, auguste infortunée.

FIN DU DIALOGUE ENTRE MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE LENCLOS.

IV*.

UN PHILOSOPHE

ET

UN CONTROLEUR GÉNÉRAL

DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous qu'un ministre des finances peut faire beaucoup de bien, et par conséquent être un plus grand homme que vingt maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si Louis XIV n'en avait pas eu un peu, son régne n'eût pas été si illustre. Le grand Colbert

* Ce dialogue est aussi dans une édition de 1751.

en avait; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. Colbert trouva d'un côté l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles et trente ans de rapines l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change, il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance où la nécessité de gagner sa vie la condamne, et où l'on a cru long-temps que le bien de l'état devait la tenir; mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très considérable; il gouverne les grands qui pensent quelquefois, et les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre Colbert, ce qui est arrivé dans la musique

depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes capables d'exécuter la musique la plus savante s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie et dans l'administration. Colbert a plus fait que le duc de Sulli; il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le ministre apercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions: le ministre prit le papier et lut:

« La richesse d'un état consiste dans le nombre de ses habitants et dans leur travail.

« Le commerce ne sert à rendre un état plus puissant que ses voisins que parceque dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parcequ'elle peut acheter plus d'alliés et plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or et d'argent serait inutile: car pourvu qu'il y ait assez d'or et d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seule-

ment égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

« S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées et la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous, et le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or et l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie et dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment espagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemises et de pain.

« Je suppose que depuis Hugues Capet la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du temps de Hugues Capet; car être riche, c'est jouir: or je jouis d'une maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de Hugues Capet lui-même; on a mieux cultivé les vignes, et je bois de meilleur vin; on a perfectionné les manufactures, et je suis vêtu d'un plus beau drap; l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait

faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les festins royaux de Hugues Capet. S'il se fesait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charrette; et moi je me fais porter dans un carrosse commode et agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte, il n'a fallu que de l'industrie: ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de Hugues Capet, et celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, et en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre; on en fait des glaces.

« Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume; c'est l'esprit; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

« Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si

j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or et de l'argent qui me manquaient; c'était du café et de la cannelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café le matin, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

« Le but, le devoir d'un gouvernement sage est donc évidemment la peuplade et le travail.

« Dans nos climats il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles: or il est clair que c'est les faire mourir pour la société que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont perdues pour la race présente, et où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvents serait donc très bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche qui sont encore en France aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître: il faut cultiver les unes et les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée; mais il y a une manière sûre de nuire à l'état; c'est de laisser subsister ces deux abus, d'en-

terrer les filles, et de laisser les champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est, ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

« Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, et cet argent va aux marchands, aux coiffeuses, et aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture? cet argent retournerait de même à l'état, mais avec plus de profit.

« On sait que c'est un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendiants. Il y en a de deux espèces : ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des passants par des cris lamentables de quoi aller au cabaret; et ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de Dieu, et reviennent souper chez eux dans de grandes maisons où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre, parceque, chemin fesant, elle produit des enfants à l'état, et que, si elle fait des voleurs, elle fait aussi des maçons et des soldats: mais toutes deux sont un mal dont tout le monde se plaint, et que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes et des colonies on souffre des habitants qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le

moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or et d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

« Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail et le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire; mais dans un état bien policé il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand Chah-Abbas, en fesant en Perse tant d'établissements utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison. Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

« Qu'est-ce qu'un impôt? c'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, et du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfants. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe; il faut, en le fesant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

« Pendant la guerre, je suppose qu'on paie cinquante millions de plus par an; de ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger; trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paie vingt-cinq; rien ne passe alors chez l'étranger: on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre; on cultive les campagnes; on embellit les villes: donc on est réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paie le plus; c'est incontestablement le plus laborieux et le plus riche.

« Le papier public est à l'argent ce que l'argent est aux denrées; une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parcequ'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais: donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un état, dans le commerce et dans la circulation, ce que les cabestans sont dans

les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un Écossais *, homme utile et dangereux, établit en France le papier de crédit; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions; mais, parcequ'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais? Il est resté des débris de son système une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, et qui peut faire la grandeur de la nation: donc ce système, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal [1].

« Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie; répandre dans le public plus de papier de crédit que la masse et la circulation des espèces et des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnaie.

« Défendre la sortie des matières d'or et d'argent est un reste de barbarie et d'indigence; c'est à-la-fois vouloir ne pas payer ses dettes et perdre le commerce. C'est en effet ne pas vouloir payer, puisque, si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger: c'est perdre le commerce, puisque l'or et l'argent sont non seu-

* Law.

[1] Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat, et donnait de grandes espérances.

lement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

« Charger de taxes dans ses propres états les denrées de son pays, d'une province à une autre; rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, et la Guienne de la Bretagne, c'est encore un abus honteux et ridicule : c'est comme si je postais quelques uns de mes domestiques dans une antichambre, pour arrêter et pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus; et, à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir. »

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe; le ministre les goûta; il s'en procura une copie; et c'est le premier portefeuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le portefeuille d'un ministre.

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN PHILOSOPHE
ET UN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

V*.

MARC-AURÈLE ET UN RÉCOLLET.

MARC-AURÈLE.

Je crois me reconnaître enfin. Voici certainement le Capitole, et cette basilique est le temple; cet homme que je vois est sans doute prêtre de Jupiter. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RÉCOLLET.

Ami! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère Fulgence le récollet, habitant du Capitole, confesseur de la duchesse de Popoli, et qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURÈLE.

Frère Fulgence au Capitole! les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de Jupiter?

LE RÉCOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'an-

* Ce dialogue a paru dans l'édition de 1757.

tique, et votre petite barbe? d'où venez-vous, et que voulez-vous?

MARC-AURÉLE.

Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome: je suis Marc-Aurèle.

LE RÉCOLLET.

Marc-Aurèle? J'ai entendu parler d'un nom à-peu-près semblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC-AURÉLE.

C'est moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait et que j'ai aimée, ce Capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes, cette terre que j'ai rendue heureuse: mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, et je n'y ai plus retrouvé la statue du sage Antonin mon père[1]: c'est un autre visage.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien, monsieur le damné. Sixte-Quint a relevé votre colonne; mais il y a mis la statue d'un homme[2] qui valait mieux que votre père et vous.

MARC-AURÉLE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de valoir

[1] * C'est vers l'an 138 de J. C. que *Catilius Severus*, nommé ensuite *Annius Verus*, et enfin *Marcus-Aurelius Antoninus*, fut adopté par Antonin, auquel il succéda le 7 mars de l'an 161. (Clog.)

[2] * Saint Paul, dont Voltaire fait le portrait dans le XXe dialogue. (Clog.)

mieux que moi; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser: tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné?

LE RÉCOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, et qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis*?

MARC-AURÈLE.

Hélas! j'étais bien loin de persécuter personne: je rendis graces au ciel de ce que, par une heureuse conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de soif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur? Est-ce toujours sur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

* L'an 174, l'armée de Marc-Aurèle, se trouvant resserrée dans une forêt de Bohême, était près de périr de soif. Une pluie abondante qui survint fut, dit Tertullien, l'effet des prières de la légion mélitine, qui était chrétienne.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo : vous baiserez les pieds du saint-père, et vous aurez des indulgences, dont vous paraissez avoir grand besoin.

MARC-AURÈLE.

Accordez-moi d'abord la vôtre, et dites-moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain?

LE RÉCOLLET.

Si fait, si fait, il y a un empereur et un empire; mais tout cela est à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne, sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, et qu'ils traiteraient fort mal les Marc-Aurèle, les Antonin, les Trajan, et les Titus, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchisme! l'inquisition! des dominicains! des récollets! un pape! et l'empire romain dans une petite ville sur le Danube! Je ne m'y attendais pas: je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain, marcoman, quade, cimbre, ou teuton.

LE RÉCOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, et même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, et que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome; que frère Fulgence pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; et que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURÈLE.

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changements n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, et je le plains.

LE RÉCOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté, à la vérité, des torrents de sang, et il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère Fulgence dormît au Capitole à son aise.

MARC-AURÈLE.

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue et bien malheureuse?

LE RÉCOLLET.

Déchue, si vous voulez; mais malheureuse,

non. Au contraire, la paix y règne, les beaux-arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés et des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruisent des Carthages, mais aussi nous n'avons plus de proscriptions: nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURÈLE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe; je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère Fulgence n'est pas philosophe.

LE RÉCOLLET.

Comment! je ne suis pas philosophe! je le suis à la fureur*. J'ai enseigné la philosophie, et qui plus est la théologie.

MARC-AURÈLE.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plait?

LE RÉCOLLET.

C'est.... c'est ce qui fait que je suis ici, et que les empereurs n'y sont plus: vous paraissez fâché de ma gloire et de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

MARC-AURÈLE.

J'adore les décrets éternels; je sais qu'il ne faut

* Ce qui n'est qu'une plaisanterie dans la bouche du récollet

pas murmurer contre la destinée; j'admire la vicissitude des choses humaines: mais puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire romain est tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RÉCOLLET.

Je vous excommunie, et je vais à matines.

MARC-AURÈLE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Être des êtres.

change de nom dans celle d'un jésuite. « On nous accuse d'intolé-« rance, disait le P. Beauregard; eh! ne sait-on pas que la charité « a ses fureurs, et que le zèle a ses vengeances! »

FIN DU DIALOGUE ENTRE MARC-AURÈLE ET UN RÉCOLLET.

VI*.

UN BRACHMANE
ET UN JÉSUITE,

SUR LA NÉCESSITÉ ET L'ENCHAINEMENT DES CHOSES.

LE JÉSUITE.

C'est apparemment par les prières de saint François Xavier que vous êtes parvenu à une si heureuse et si longue vieillesse? Cent quatre-vingts ans! cela est digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître Foufouca en a vécu trois cents; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande estime pour François Xavier; mais ses prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers : et s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchaînement des destinées, ce globe-ci serait tout autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs con-

* Ce dialogue était imprimé en 1757.

tingents. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre, que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre? Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changements considérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la science et du pouvoir des révérends pères jésuites; ils sont une partie fort estimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme, chaque être, tant jésuite que brachmane, est un ressort de l'univers; il obéit à la destinée, et ne lui commande pas. A quoi tenait-il que Gengis-kan conquît l'Asie? à l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis, par exemple, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi Henri IV, et vous m'en voyez encore affligé.

LE JÉSUITE.

Votre révérence veut rire apparemment. Vous la cause de l'assassinat de Henri IV!

LE BRACHMANE.

Hélas! oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an mil cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune et étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du

pied droit, sur la côte de Malabar, et de là suivit évidemment la mort de Henri IV.

LE JÉSUITE.

Comment cela, je vous supplie? Car nous, qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami Ériban, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un Grec; la fille de ce Grec s'établit en France, et épousa le père de Ravaillac. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France et d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne et la Turquie auraient eu d'autres suites; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événements de l'univers, passés, présents, et futurs.

LE JÉSUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, et je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillants (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de Henri IV, et de tous les accidents que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout: c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Madame de La Barrière en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux Jean de La Barrière, qui fonda l'ordre des feuillants. Ravaillac fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JÉSUITE.

Malgré votre pied gauche et la servante du grand-père du fondateur des feuillants, je croirai toujours que l'action horrible de Ravaillac était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre; je n'attache point d'idée à ces pa-

roles. Être libre, c'est faire ce qu'on veut, et non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que Ravaillac commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JÉSUITE.

Vous avez beau dire, les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes?

LE BRACHMANE.

Ce que nous disons vous et moi est peu de chose, sans doute; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde serait autre chose qu'elle n'est.

LE JÉSUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra: mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes; vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre saint Ignace de Loyola n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, et si un roi de Portugal[1] ne s'était

[1] Emmanuel, surnommé le Grand, qui, en juillet 1497, donna

obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde? Mais il fallait qu'un Napolitain[1] eût inventé la boussole. Et puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles et indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE.

Hé! que deviendront les futurs contingents?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront: mais l'ordre établi par une main éternelle et toute puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier Dieu?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JÉSUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

le commandement de cette mémorable expédition à Vasco de Gama. Voir *Essai sur les Mœurs*, chap. CXLI. (CLOG.)

[1] Flavio Gioia, né à Pasitano, près d'Amalfi, a été regardé, pendant long-temps, comme l'inventeur de la boussole. Cette gloire lui

LE BRACHMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que Dieu a destinée de toute éternité pour la pluie, et qu'un pilote ait un vent d'est lorsqu'il faut qu'un vent d'occident rafraîchisse la terre et les mers. Mon père, prier c'est se soumettre. Bonsoir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

a été disputée; mais il a au moins celle d'avoir perfectionné cette découverte, et d'avoir porté la boussole à-peu-près au point de perfection où nous la possédons aujourd'hui. (Cloc.)

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN BRACHMANE ET UN JÉSUITE.

VII.

LUCRÈCE

ET POSIDONIUS.

VII*.

LUCRÈCE

ET POSIDONIUS[1].

PREMIER ENTRETIEN.

POSIDONIUS.

Votre poésie est quelquefois admirable ; mais la physique d'Épicure me paraît bien mauvaise.

LUCRÈCE.

Quoi ! vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers?

POSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens, nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRÈCE.

Mes principes le sont.

* Ce dialogue était, comme les deux précédents, dans l'édition de 1757.

1 * Quelques biographes ont cru que deux Posidonius existèrent, l'un philosophe, et l'autre mathématicien. Mais la *Biographie uni-*

« Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti;
« Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res *. »

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, et même les atomes et le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par Posidonius s'est faite toute seule.

LUCRÈCE.

Mais qui donc aura fait le monde?

POSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde et à moi que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRÈCE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

POSIDONIUS.

Comme, avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

verselle n'en admet qu'un, natif d'Apamée, philosophe et mathématicien, et qui, au surplus, est celui qui figure dans ce dialogue. (Clog.)

* Lucrèce, livre I, vers 305. Le vers qui précède n'est pas de Lucrèce, mais il est le résumé de sa doctrine, et est de Perse, sat. III, v. 84.

LUCRÈCE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parcequ'elle existe; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré; et quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'Homère.

LUCRÈCE.

Non; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière, organisée avec le temps, et devenue un mélange d'os, de chair et de sang, produira un cheval, et, organisée plus finement, composera l'*Iliade*.

POSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve, et je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits; je vous laisserai travailler, vous et tous les épicuriens du monde: consentiriez-vous à faire le marché de

posséder l'empire romain si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédients tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRÈCE.

Non; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivants.

POSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du sein de la terre, et des blés sans germe, etc., etc., pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes: personne, que je sache, n'a vu cette opération; personne ne doit donc y croire.

LUCRÈCE.

Eh bien! les hommes, les animaux, les arbres, auront toujours été. Tous les philosophes con-

viennent que la matière est éternelle; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, et des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle, vous changez de sentiment: mais vous supposez toujours ce qui est en question; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRÈCE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, et ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument: personne n'a jamais vu le soleil et les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former et recevoir la vie; on peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, et je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRÈCE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas

croire qu'un architecte a bâti le Capitole, parceque je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRÈCE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons, vous avez vu des architectes; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le Capitole. Mais ici les choses ne vont pas de même: le Capitole n'existe point par sa nature, et la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même que de reconnaître un être invisible qui la modifie? dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit; dans le second cas vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre et cette même nature, et un être inconnu qui agit sur elle.

POSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, et je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis et par sa volonté toute puissante.

LUCRÈCE.

Quoi! c'est donc parceque votre esprit ne peut comprendre une chose qu'il en suppose une autre? c'est donc parceque vous ne pouvez saisir l'artifice et les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes, en soleil, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSIDONIUS.

Non; je n'ai pas recours à un Dieu parceque je ne puis comprendre la nature; mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême; et cette seule raison me prouverait un Dieu, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRÈCE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRÈCE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède, puisque je vois des corps comme vous et moi qui raisonnent.

POSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous dissiez qu'elle la possède nécessairement. Or, si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout temps et en tous

lieux : car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penserait ; or certainement vous ne diriez pas que du fumier pense : la pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRÈCE.

Votre raisonnement est un sophisme. Je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière ; cependant ce fumier, ce tas de boue, ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déja de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins soient formés ; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière : car ce qui est absolument nécessaire existe toujours, comme l'étendue existe toujours dans toute matière ; or le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides

d'Égypte ne sont certainement pas en mouvement: une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Égypte, la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent et puissant qui donne le mouvement, la vie, et la pensée.

LUCRÈCE.

Je peux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement et de l'intelligence dans le monde: ce mouvement et cette intelligence se sont distribués de tout temps, suivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre; elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement et sans la pensée; il fallait donc que l'intelligence et le mouvement fussent en elle.

POSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre; il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement et la pensée avant que la matière fût en mouvement et qu'il y eût des hommes et des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez

pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse; vous sentez l'impuissance de la matière, et vous êtes forcé d'admettre un être suprême, intelligent, tout puissant, qui a organisé la matière et les êtres pensants. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, et vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRÈCE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous fesons des choses qui existent? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, et que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation? Les hommes portent des chaussures; direz-vous que les jambes ont été faites par un Être suprême pour être chaussées? non, sans doute: mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, et ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire ils ont entrepris leur voyage. De même, après une infinité de formes et de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs et la cornée transparente

qui composent l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, et les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, et ont pris la forme qu'ils ont: alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil, long-temps répandue et écartée dans l'espace, s'est conglobée et a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité?

POSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement, en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous fesons des présents de la nature: il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits et des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps et pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre

ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, et que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, et de tels desseins sans un Être suprême?

LUCRÈCE.

Si j'admets cet Être suprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? sera-t-il hors de tout lieu? sera-t-il dans le temps, hors du temps? remplira-t-il tout l'espace, ou non? Pourquoi aurait-il fait ce monde? quel est son but? Pourquoi former des êtres sensibles et malheureux? Pourquoi le mal moral et le mal physique? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSIDONIUS.

C'est précisément parceque cet Être suprême existe que sa nature doit être incompréhensible: car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui et nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, et comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, et ne se toucher jamais? N'y a-t-il

pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRÈCE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'Épicure?

POSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à Épicure qu'à la raison.

FIN DU PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRÈCE.

Je commence à reconnaître un Être suprême inaccessible à nos sens, et prouvé par notre raison, qui a fait le monde, et qui le conserve : mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisième livre, admiré de tous les savants de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSIDONIUS.

Vous dites d'abord :

« Idque situm mediâ regione in pectoris hæret. »

L'esprit est au milieu de la poitrine.
Liv. III, v. 141.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'esprit de Cicéron ou de l'orateur Marc-Antoine, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête? et si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix et de ses poumons?

LUCRÈCE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentiments de joie, de douleur, et de crainte?

« Hic exultat enim pavor ac metus; hæc loca circùm
« Lætitiæ mulcent. »

Liv. III, v. 142.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité? C'est donc là qu'est le siége de l'ame.

POSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac et au cœur, qui descend aux parties de la génération, et qui leur imprime des mouvements; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRÈCE.

Non, je n'oserais le dire; mais, quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours: l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentiments par elle-même?

LUCRÈCE.

Parceque je l'éprouve, parceque toutes les par-

ties de mon corps étant touchées en ont le sentiment; parceque ce sentiment est répandu dans toute ma machine; parcequ'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile et rapide; parceque je suis un corps; parcequ'un corps ne peut être agité que par un corps; parceque l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très déliés, et que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSIDONIUS.

Nous sommes déja convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil et plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentiments et des pensées?

LUCRÈCE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-

même qu'il a une volonté, du sentiment, et des pensées.

LUCRÈCE.

Non, ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu et de mes organes.

POSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRÈCE.

Comme un arbre et de la terre pris séparément ne portent point de fruit, et qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ses boutons; et le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déja en soi le germe de la pensée, et que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit: or une

pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRÈCE.

Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement; et cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure; donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit: donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSIDONIUS.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement; je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées et dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, et toutes deux me prouvent également l'existence et la puissance d'un Être suprême auteur du mouvement et de la pensée.

LUCRÈCE.

Si notre ame n'est point un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc?

POSIDONIUS.

Vous et moi n'en savons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, et que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

LUCRÈCE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père, et ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivants et pensants a toujours existé de tout temps.

POSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'Épicure, et que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée: mais j'ai déja réfuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles et pensants; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels pensants par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire essentiel à toute matière; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante : or cela n'est pas; donc il est insoutenable

d'admettre une succession d'êtres matériels pensants par eux-mêmes.

LUCRÈCE.

Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame et ce corps croissent ensemble; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraine celle de notre jugement; l'effet cesse enfin avec la cause, et l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

« Prætereà, gigni pariter cum corpore, et unà
« Crescere sentimus, pariterque senescere mentem :
« Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
« Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
« Indè, ubi robustis adolevit viribus ætas,
« Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
« Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
« Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
« Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque;
« Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
« Ergò dissolvi quoque convenit omnem animaï
« Naturam, ceu fumus in altas aëris auras :
« Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
« Crescere; et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit. »

Liv. III, v. 446.

POSIDONIUS.

Voilà de très beaux vers; mais m'apprenez-vous par là quelle est la nature de l'ame?

LUCRÈCE.

Non, je vous fais son histoire, et je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser?

LUCRÈCE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfants ont des inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits?

POSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un et l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi, que les hommes ne se donnent rien, et qu'ils sont sous la main d'un maître absolu.

LUCRÈCE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Éclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRÈCE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, etc.

POSIDONIUS.

Vous ne pensez pas, sans doute, qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles?

LUCRÈCE.

Qui l'a jamais pensé?

POSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRÈCE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRÈCE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé.

LUCRÈCE.

Sans doute. La végétation et la vie sont des mots qui signifient des choses végétantes et vivantes.

POSIDONIUS.

Si l'arbre et l'animal ne peuvent se donner la

végétation et la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées?

LUCRÈCE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, et je vous en parle.

POSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées? Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure?

LUCRÈCE.

J'avoue que je n'en sais rien.

POSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant; vous faites des vers [1] en rêve; César prend des villes; je résous des problèmes; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

LUCRÈCE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Être suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt

[1] Voyez, à la fin de l'article SOMNAMBULES, *Dictionn. philos.*, le quatrain de Voltaire à M. Touron. (CLOG.)

sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant, et attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer, ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir? ou enfin est-ce dans l'Être suprême que chaque être animé voit les idées des choses? Quelle est votre opinion?

POSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur-le-champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis Thalès jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout puissant, et de nous garder de tout système.

FIN DU DIALOGUE ENTRE LUCRÈCE ET POSIDONIUS.

VIII.

GALIMATIAS
DRAMATIQUE.

1757.

UN JÉSUITE, prêchant aux Chinois.

Je vous le dis, mes chers frères, notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vases, vous n'avez qu'à croire sur-le-champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre esprit, de votre cœur, de vos pensées, de vos sentiments. Jésus-Christ est mort pour tous, comme on sait; la grace est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces et les miennes.

UN JANSÉNISTE, arrivant.

Vous en avez menti, enfant d'Escobar et de perdition; vous prêchez ici l'erreur et le mensonge. Non, Jésus n'est mort que pour plusieurs; la grace est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, et vos prières sont des blasphèmes, car Augustin et Paul...

LE JÉSUITE.

Taisez-vous, hérétique; sortez, ennemi de saint Pierre. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite Augustin et Paul; et venez tous, que je vous baptise.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste; vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plus tôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grace.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, et vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Église anglicane est la seule Église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JÉSUITE.

Les anglicans sont des déserteurs; ils ont renoncé à notre pape, et le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé Luther. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, et des anglicans, et des molinistes, et des jansénistes, et des quakers, et ne croyez que les luthériens: prononcez seulement ces mots, *in, cum, sub;* et buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, et le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Éternel a ordonné que je viendrais à Pékin, au jour marqué, confondre ces bavards; que vous m'écouteriez, et que nous ferions le souper ensemble le matin, car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de Denis-le-Petit....

LE MUSULMAN.

Eh! mort de Mahomet, voilà bien des discours! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai: je vous donne huit jours pour vous y préparer; et si quelqu'un de vous autres, après cela, s'avise de boire du vin, il aura affaire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfants, si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence ; je vous ferai boire du vin, tant que vous voudrez ; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre qui, comme vous savez, rumine, et n'a pas le pied fendu*, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou, si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai ; car....

LES CHINOIS.

Ah ! par Confucius et les *cinq Kings*, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le geôlier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

* Voyez *Deutéronome*, ch. XIV, v. 7. Il y est dit : *De his autem quæ ruminant et ungulam non findunt, comedere non debetis, ut camelum, leporem*, etc. Ainsi voilà le lièvre rangé dans la classe des animaux qui ruminent, mais dont la corne du pied n'est pas fendue. Dans le *Lévitique*, ch. XI, v. 6, on lit aussi : *Lepus quoque ; nam et ipse ruminat, sed ungulam non dividit.* Ce sont les deux seules fois qu'il en est question dans la *Bible*.

IX.

UN SAUVAGE
ET UN BACHELIER.

UN SAUVAGE
ET UN BACHELIER.

Un gouverneur de la Caïenne amena un jour un sauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon sens, et qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

PREMIER ENTRETIEN.

LE BACHELIER.

Monsieur le sauvage, vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est là la véritable vie de l'homme, et que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là: l'homme me paraît né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux: chaque espèce suit son instinct: nous vivons tous en société chez nous.

LE BACHELIER.

Comment! en société! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des

spectacles, des couvents, des universités, des bibliothèques et des cabarets?

LE SAUVAGE.

Non: est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes, des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, et qui forment cependant des nations considérables? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de besoins; nous nous procurons aisément la nourriture; nous nous marions, nous fesons des enfants, nous les élevons, nous mourons. C'est tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, vous n'êtes donc pas sauvage?

LE SAUVAGE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité, ni moi non plus; il faut que j'y rêve; nous appelons sauvage un homme de mauvaise humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déja dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne

sont pas apprivoisées, et qui s'enfoncent dans les forêts; et de là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois, comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je serais curieux de savoir quelles sont vos idées : que pensez-vous de l'homme?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler et de rire, et qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Caïenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point: les nègres ont de la laine, et vous et moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds; ils sont tous noirs dans notre Amérique; je n'en sais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais votre ame, monsieur? votre ame? quelle

notion en avez-vous? d'où vous vient-elle? qu'est-elle? que fait-elle? comment agit-elle? où va-t-elle?

LE SAUVAGE.

Je n'en sais rien; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment et de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, et vous, monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, et, comme je vous l'ai déja dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, et des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? et de quelle nature est votre esprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? pensez-vous toujours? votre volonté est-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions. Vous me demandez

comment je possède ce que Dieu a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous me demandiez comment je suis né. Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines, et des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit; je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir : comment mon ame anime mon corps; je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément; quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près je le distingue mieux; quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez, sans doute; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh! vraiment oui, j'ai étudié toutes ces matières; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon et le mauvais, le juste et l'injuste? savez-vous quel est

le meilleur des gouvernements, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon? comment se nommaient le premier homme et la première femme qui ont peuplé l'Amérique? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, et pourquoi vous n'avez point de barbe?

LE SAUVAGE.

En vérité, monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux: j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste: il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon et très juste; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable; et que ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous-mêmes, et très mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parents et nos voisins. Sans beaucoup de peines et de chagrins, nous attrapons doucement notre centaine d'années; plusieurs même vont à cent vingt; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête; je veux vous la renverser. Dînons ensemble : après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

FIN DU PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'ai avalé des aliments qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très bon estomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, et boire quand je n'avais plus soif; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles l'étaient avant le dîner, ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, et plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage.

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien; mais les médecins le savent, et vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très bien; écoutez: L'ame, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher parcequ'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas. Or,

comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impression; et, comme elle est simple, et que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé; de là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux et bien profond; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire, mais en votre faveur je vais un peu m'étendre: allons par degrés; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles?

LE SAUVAGE.

Comment! il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons?

LE BACHELIER.

Assurément; et ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent et s'égorgent; mais c'est toujours en fesant l'éloge de l'équité et de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres

raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troie, que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie, que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cent cinquante-cinq millions six cent cinquante mille hommes, sans compter les petits enfants et les femmes écrasées dans des villes mises en cendres; mais c'est pour le bien public: quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé; et les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection, si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car.... Mais allons pied à pied; quelle idée avez-vous des lois, et du juste et de l'injuste, et du beau et du τὸ καλὸν, comme dit Platon?

LE SAUVAGE.

Mais, monsieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choses à-la-fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Çà, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaissons pas de plus énergique: comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers et du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, et que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays et dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois.*

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le sauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Eh bien! les femmes? elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles et douces: elles sont fort supérieures à nos cocotiers; c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent: on n'a pas plus le droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon; ils sont bien les maîtres; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder: je ne peux plus posséder

mon champ quand on m'y a enterré; je le laisse à mon fils: si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné, et rien aux cadets; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre: apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes. Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est Dieu qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisants, vous autres mes-

sieurs les habitants de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous : nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien têtu !

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard !

LE BACHELIER.

Holà, hé ! monsieur le sauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la *Constitution* *, qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

* On appelle ainsi la bulle *Unigenitus*, par laquelle Clément XI condamna, le 8 septembre 1713, cent une propositions extraites des *Réflexions morales du P. Quesnel*.

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.



X.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien Ramus*, et traînèrent son corps nu et sanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable!

ARISTE.

Ce Ramus était donc un homme bien abominable? il avait fait des crimes bien énormes?

ACROTAL.

Assurément: il avait écrit contre Aristote, et on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce Charron qui s'avisa d'écrire de la sagesse, et ce Montaigne qui osait raisonner et plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un état.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables; je ne vois pas pourtant qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux

* Voyez, *Dict. philos.*, art. Quisquis.

syllogismes : mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste? Bayle, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande pour noyer les habitants, comme le voulait, dit-on, un grand ministre [1] qui n'était pas philosophe?

ACROTAL.

Plût à Dieu que ce Bayle se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expose les choses avec une fidélité si odieuse; il met sous les yeux le pour et le contre avec une impartialité si lâche; il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger et même de douter : on n'y peut pas tenir; et pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là et de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu

[1] * Louvois. (Clog.)

vous mettre en colère....... Mais où courez-vous donc si vite?

ACROTAL.

Chez monsignor Bardo-Bardi. Il y a deux jours que je demande audience; mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora Buona Roba; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'Opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentiments de Locke, d'un philosophe anglais! Figurez-vous quelle horreur!

ARISTE.

Hé! quels sont donc, s'il vous plaît, les sentiments horribles de cet Anglais?

ACROTAL.

Que sais-je! c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées; que Dieu, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations et des idées à tel être qu'il daignera choisir; que nous ne connaissons ni l'essence ni les éléments de la matière; que les hommes ne pensent pas toujours; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil; et cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien ! si votre petit abbé, disciple de Locke, est assez malavisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter? quel mal a-t-il fait? a-t-il conspiré contre l'état? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui? et n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parceque vous croyez pouvoir les opprimer facilement?

ACROTAL.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette secte que des citoyens sans crédit, des Socrate, des Pomponace, des Érasme, des Bayle, des Descartes; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux et sur les trônes même; on se pique par-tout de raison, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste; et c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs

dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! et de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois, vos prérogatives, vos trésors?

ACROTAL.

Non; mais ils nous méprisent, puisqu'il faut tout dire; ils se moquent quelquefois de nous, et nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bien; il ne faut se moquer de personne; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois et la magistrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile; car nous sommes bien au-dessus des lois.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous vouliez que les lois fondées sur la raison universelle, et nommées par les Grecs *les Filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, et qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternelle-

ment respecté de tout le monde, et que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération?

ACROTAL.

Laissons là les lois et les juges; ne songeons qu'aux philosophes: il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, et les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques arguments? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Eh bien! dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal: ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous? Mais je vous demande grace pour ce pauvre disciple de Locke que vous vouliez faire

brûler; monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que eela n'est plus à la mode?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silenee vous-mêmes; ne vous mêlez plus de raisonner; soyez honnêtes gens; soyez eompatissants; ne eherchez point à trouver le mal où il n'est pas, et il eessera d'être où il est.

FIN DU DIALOGUE ENTRE ARISTE ET ACROTAL.

XI.

LUCIEN,

ÉRASME, ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Lucien fit, il y a quelque temps, connaissance avec Érasme, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien :

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je fesais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ÉRASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, et tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ÉRASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps et ceux du mien: vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, et à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux; mais, moi, j'étais entouré de fanatiques, et j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative?

ÉRASME.

Aussi je ne riais guère; et je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais: on me crut fort gai et fort ingénieux, parcequ'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à-la-fois était prêt d'égorger celui qui

expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis, un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon temps, les Gètes et les Massagètes étaient plus doux et plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez?

ÉRASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine! quelle est cette profession-là?

ÉRASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être absurde et esclave, et à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui: mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun et de perdre sa liberté!

ÉRASME.

C'est qu'étant fort jeune, et n'ayant ni parents ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui

cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi! il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce?

ÉRASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

LUCIEN.

Juste ciel! le monde est donc devenu bien sot et bien barbare depuis que je l'ai quitté! Horace l'avait bien dit que tout irait en empirant:

« Progeniem vitiosiorem. »
Livre III, ode VI.

ÉRASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes, dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie; il faudra bien qu'ils en descendent, et qu'il y en ait quelques uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps.

ÉRASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien lit, et éclate de rire; Rabelais survient.)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop; de quoi s'agit-il?

LUCIEN et ÉRASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah! je suis votre homme.

LUCIEN, à Érasme.

Quel est cet original?

ÉRASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi et plus plaisant; mais il n'était que prêtre, et pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN, à Rabelais.

Avais-tu fait, comme Érasme, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement, car j'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'Érasme; et voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet; voyant même que ce demi-plaisant d'Érasme était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble; je composai un

gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi et de grand pontife jusqu'à celle de docteur en théologie, qui est la dernière de toutes: je dédiai mon livre à un cardinal [1], et je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'un cardinal, Érasme?

ÉRASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ÉRASME.

Que M. Rabelais me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer; et comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. M. Rabelais, que vous voyez, imita le premier Brutus, qui contrefit l'insensé

[1] * Rabelais dédia effectivement à Odet, cardinal de Châtillon, le quatrième livre de *Pantagruel*, c'est-à-dire la partie qui contient une sanglante satire contre l'Église romaine. (Clog.)

pour échapper à la défiance et à la tyrannie des Tarquins.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il?

RABELAIS.

Un *papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, et à se croire le maître des rois; et il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez sur nous en démence! Les fables de Jupiter, de Neptune, et de Pluton, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule, avec sécurité, des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin on ne se moque pas de ses maîtres

impunément: et j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, et votre nation le souffrait! elle était donc bien patiente

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté, et de plaisanterie. On commença par faire pendre et par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauts et les cardinaux. Le pays des Welches, dont je suis natif, nagea dans le sang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire, et à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse, et m'en surent gré; les gens grossiers ne virent que les ordures, et les savourèrent; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, Érasme, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(Ici Érasme et Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux, et, pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.)

RABELAIS, à Érasme.

J'ai lu vos écrits, et vous n'avez pas lu les miens, parceque je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, et moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi, je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ÉRASME.

Et moi je le plains; je dis: Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, et qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc! n'est-ce rien d'être détrompé?

ÉRASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent, et les morts ne demandent leur chemin à personne.

Érasme et Rabelais raisonnèrent assez long-temps. Lucien revint après avoir lu le chapitre des *Torche-cul,* et quelques pages de l'*Éloge de la folie.* Ensuite ayant rencontré le docteur Swift, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

FIN DU DIALOGUE ENTRE LUCIEN, ÉRASME, ET RABELAIS.

XII[1].

UN PRÊTRE

ET

UN ENCYCLOPÉDISTE.

1760.

LE PRÊTRE.

Eh bien! malheureux, jusqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion et décrier ses ministres?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Je n'outrage point la religion que je professe et

[1] Ce dialogue et le suivant composaient une petite brochure qui parut sous ce titre : *Dialogues chrétiens, ou préservatif contre l'Encyclopédie*, par M. V***. Genève, 1760, in-8°.

Voltaire, dans sa lettre du 5 septembre 1760, à M. Bordes, se plaignait de ce que Rigolet, libraire à Lyon, y avait fait imprimer cette brochure avec son initiale V***, et le nom de la ville de Genève. Il désavoua, comme de coutume, ces opuscules faits à la hâte, en ajoutant que *tous ces ragoûts qu'on présente au public, se gâtent en deux jours, s'ils ne sont pas salés.*

Cette brochure, demi anonyme, semble avoir échappé aux savantes investigations de M. Barbier, qui, dans la seconde édition de son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, ne cite que les *Dialogues chrétiens* de l'abbé *La Sausse*, *moins salés* sans doute que ceux de Voltaire. (CLOG.)

que je respecte; je me tais sur ses ministres, et je ne comprends point ce qui peut allumer ainsi votre bile et m'attirer ces injures. De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces questions? quelle est votre mission?

LE PRÊTRE.

Quelle est ma mission? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, messieurs les athées, s'il ne se trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'opposer à vos pernicieux desseins. Je me suis ligué avec deux prêtres comme moi pour soutenir les autels que vous vouliez renverser. Tous trois pleins de l'amour de Dieu et de l'avancement de son règne, nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui discutent, qui approfondissent, qui raisonnent, qui écrivent, et surtout aux encyclopédistes.

Nous fesons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous examinons ensuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuse et criminelle; et lorsqu'elle nous paraît innocente, nous disons que la chose est impossible, puisqu'ils ont travaillé à l'*Encyclopédie*.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable, et rien assurément ne sera plus chrétien que cet

ouvrage. Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature? A quel titre osez-vous sonder les cœurs et faire la confession de foi des auteurs qui vous déplaisent? pensez-vous qu'abusant de votre caractère, et sous le prétexte trivial et spécieux de défendre la religion que personne ne songe à attaquer, dont les fondements sont inébranlables, et qui est sous la protection des lois et du gouvernement, vous puissiez établir une inquisition, et que l'on souffre une pareille témérité?

LE PRÊTRE.

Une inquisition! Ah! s'il y en avait une en France, vous seriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en désespère pas; le pape* qui occupe si glorieusement la chaire de saint Pierre vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites, auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gênes, et depuis son arrivée dans ce pays-là le zèle des mécontents s'est bien ranimé: tout cela me donne de grandes espérances, et si son prédécesseur** avait pensé comme lui, nous aurions la consolation de voir ce sage tribunal établi parmi nous.

* Clément XIII. — ** Benoît XIV.

Vous parlez de la police! ne s'est-elle pas déclarée assez hautement en proscrivant l'*Encyclopédie*, ce dépôt d'hérésies et de schismes, ce recueil d'impiétés et de blasphêmes, qui respire à chaque page la révolte contre la religion et contre l'autorité? ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât sur le théâtre toutes les horreurs de votre morale*? les conclusions du procureur général** contre l'*Encyclopédie* n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque***? les discours académiques, qui sont lus du roi et de tout l'univers****, ne sont-ils pas des

* Le vendredi 2 mai 1760, jour de la première représentation de la comédie des *Philosophes*, par Palissot.

** Omer Joly de Fleury, qui comme le dit Voltaire, n'était ni Homère, ni joli, ni fleuri. Son réquisitoire est du 23 février 1759.

*** Christophe de Beaumont.

**** Ces mots, *qui sont lus du roi et de tout l'univers*, rappellent ces vers de Voltaire :

> Le Franc de Pompignan dit à tout l'univers
> Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers.
> *Le Russe à Paris.*

Dans une note de la pièce où se trouvent ces vers, Voltaire cite quelques phrases de Le Franc. Elles sont si ridicules, qu'on a pu croire que Voltaire les avait arrangées à sa guise. J'ai sous les yeux le *Mémoire présenté au roi par M. de Pompignan*, le 11 mai 1760, in-4°. On y lit en effet (page 17 et dernière) : « Toute la cour a été témoin « de l'accueil que me firent leurs majestés. Il faut que tout l'univers « sache aussi qu'elles ont paru s'occuper de mon ouvrage, non « comme d'une nouveauté passagère ou indifférente, mais comme « d'une production qui n'était pas indigne de l'attention particulière « des souverains. »

déclamations contre vous? Et vous comptez encore sur la police! tremblez que sa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir sévi contre l'ouvrage; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne sortirez que pour être traînés à la Grève, et précipités de là dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà une terrible déclaration; et je ne m'attendais pas, en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inséré quelques articles sur les arts, de travailler pour la Grève et pour l'enfer.

La police en effet a supprimé l'*Encyclopédie:* peut-être y avait-il des choses qui n'étaient pas de l'essence d'un dictionnaire, et qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre; mais je réponds que les estimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, et n'ont cherché que la vérité: si quelquefois elle leur a échappé, c'est qu'il est dans la nature humaine de se tromper: la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reste toujours debout, et triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais; cette nation sage et éclairée a livré les questions les plus délicates à la discussion et à l'examen. M. Hume, ce fameux sceptique, est aussi honoré parmi eux que l'homme le plus soumis à la foi; vous savez aussi bien que moi qu'elle est un don de Dieu, et qu'il

ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y suppléer par la conviction qui résulte de l'examen. Nos magistrats, dont la religion surprise s'est alarmée trop légèrement, rendront justice aux vues utiles de ces hommes éclairés, qui travaillaient à la gloire de la nation, en instruisant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empressement la continuation de cet ouvrage, qu'ils seront forcés de se rendre à ce cri général*.

LE PRÊTRE.

Vous nous citez sans cesse les Anglais, et c'est le mot de ralliement des philosophes; vous avez pris à tâche de louer cette nation féroce, impie et hérétique; vous voudriez avoir comme eux le privilége d'examiner, de penser par vous-mêmes, et arracher aux ecclésiastiques le droit immémorial

* Les deux premiers volumes de *l'Encyclopédie* avaient paru en 1751; un arrêt du conseil, du 7 février 1752, en suspendit l'impression. Ce ne fut qu'à la fin de 1753 qu'on leva la défense. Le tome III parut dès cette année; le tome IV, en 1754; le cinquième, en 1755; le sixième, en 1756; le septième, en 1757. (Le dernier mot de ce volume est GYTHIUM, ville du Péloponèse.) Ces volumes ayant été dénoncés au parlement, cette compagnie, par un arrêt du 23 janvier 1759, ordonna la nomination de commissaires pour les examiner, ainsi que d'autres ouvrages. Le chancelier, jaloux de son autorité, fit alors rendre l'arrêt du conseil, du 8 mars 1759, qui révoque le privilége obtenu le 21 janvier 1746 pour l'impression de *l'Encyclopédie*. Le tome VIII ne vit le jour qu'en 1765, etc. Les déclamations du clergé ne cessèrent pas; mais, graces à MM. de Choiseul, de Malesherbes, etc., etc., l'entreprise vint à sa fin.

de penser pour vous et de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui sont nos ennemis de toute éternité, qui désolent nos colonies, et qui ruinent notre commerce; vous ne vous contentez donc pas d'être infidèles à la religion, vous l'êtes encore à l'état! Le ministère aura peut-être la faiblesse de fermer les yeux sur votre trahison, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de discours à l'Académie qui ne soit une satire des philosophes anglais, et l'on n'adoptera dans le conseil de Versailles aucune des maximes de celui de Kensington.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Ce sera bien fait. Mais c'est assez parler des Anglais; et pour abréger notre conversation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédistes? Avez-vous lu leur ouvrage avec attention?

LE PRÊTRE.

Non assurément; je ne suis pas assez scélérat pour avoir souillé mon esprit de la lecture d'un ouvrage aussi profane: je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien; je me contenterai de le décrier dans mon journal, et de faire imprimer toutes les semaines que c'est le livre le plus dangereux qui ait jamais été composé.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Votre projet est très sensé assurément; mais ne serait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidèles et peut-être intéressés?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux?

LE PRÊTRE.

A tous égards: la théologie n'est point celle de la Sorbonne; la morale n'est point celle des jésuites; la médecine n'est point celle de la faculté de Paris; l'art militaire est composé sur des mémoires prussiens; la marine et le commerce sur des mémoires anglais: en un mot, tout en est détestable.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà qui est raisonner à la fin; et si vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre dispute aurait été plus tôt terminée.

LE PRÊTRE.

Je vois que si je disais encore un mot, vous abjureriez la philosophie pour afficher la dévotion; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, et qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui sont dupes de vos simagrées: les ouvrages que vous avez faits contre la religion et ses ministres restent, et la rétractation périt. Il faut que vous

soyez toute votre vie un objet de scandale, que vous mouriez dans l'impénitence, et que vous soyez damné éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, et je vous déclare que l'ouvrage est abominable d'un bout à l'autre; qu'il fallait non seulement le supprimer, mais encore le brûler; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, et que vous êtes tous des athées, des déistes, des sociniens, des ariens, des semi-pélagiens, des manichéens, etc., etc., etc.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuse affectation de louer les anciens, qui étaient dans les ténèbres du paganisme, aux dépens des modernes, qui sont éclairés du flambeau de la révélation? n'avez-vous pas poussé l'impiété jusqu'à comparer le siècle idolâtre d'Auguste au siècle chrétien de Louis XIV?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition et de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laisser refroidir le zèle dont je vous vois animé; voici un de vos adversaires, dont je vous recommande la conversion, puisque vous avez dédaigné la mienne.

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN PRÊTRE ET UN ENCYCLOPÉDISTE.



XIII.

UN PRÊTRE

ET

UN MINISTRE PROTESTANT[1].

1760.

LE PRÊTRE.

Entrez, entrez, monsieur. Vous me trouvez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce soit en parlant de controverse que ma bile s'est allumée; je ne songe plus ni à Calvin ni à Luther; ce n'est plus contre les réformateurs que je veux écrire; ce ne sera plus le mot d'hérétique que je ferai résonner dans mes écrits et dans mes sermons. Je veux poursuivre les philosophes, les encyclopédistes; et voilà les vrais schismatiques. Il

[1] * Le *ministre protestant* de ce dialogue *chrétien* est *Jean-Jacques Vernet*, né à Genève vers 1698, professeur de théologie en 1756, mort le 26 mars 1789.

Quand Voltaire n'eût pas dit, dans sa lettre, déja citée, du 5 septembre 1760, à M. Bordes : *Le second dialogue désigne un prêtre de Genève nommé Vernet*, il eût été impossible de méconnaitre, dans ce dialogue, la personne qui avait essayé antérieurement de publier les œuvres du philosophe, et qui n'avait pu y parvenir, malgré ses intrigues. (CLOG.)

faut que nous oubliions tous nos démêlés, que nous nous passions mutuellement nos dogmes et notre doctrine, et que nous nous réunissions contre cette engeance pernicieuse qui a voulu nous détruire: car, ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les ecclésiastiques, à toutes les religions; ils prétendent établir l'empire de la raison: et nous resterions tranquilles dans ce danger!

LE MINISTRE.

Monsieur, je loue infiniment le dessein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière; il faut s'y prendre plus doucement, et par-là plus sûrement: presque toujours on se nuit à soi-même en poursuivant son ennemi avec trop de passion et d'acharnement. Je sais bien aussi qu'il ne faut pas trop raisonner, et que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent. Mais il faut décrier les auteurs, et alors l'ouvrage perd certainement son crédit; il faut adroitement empoisonner leur conduite; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer sur leurs vices; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux, en feignant de les disculper; si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion et de la piété, et que

nous préviendrons les maux et les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRÊTRE.

Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparés de nous, et qui s'oppose au progrès de votre religion. Ah! si, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères, il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, et l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti, et que si nous n'avions pas les billets de confession, on ne distinguerait plus notre religion de la vôtre; mais laissez faire les jansénistes et les auteurs du *Journal chrétien*.

LE MINISTRE.

Il est vrai que nos idées sont différentes sur les moyens d'étendre la foi; mais nous avons eu quelques uns de ces moments brillants que vous regrettez, et le supplice de Servet doit exciter votre admiration et votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle; mais je réponds de moi et de mes confrères; et si l'autorité séculière voulait seconder le zèle ecclésiastique, nous offririons de bon cœur sur le même bûcher un sacrifice à Dieu, dont l'odeur lui serait certainement bien agréable.

LE PRÊTRE.

Je suis enchanté de ce que vous me dites, et je vois que nous ne différons que par la conduite, et non par les intentions. Puisque nous pensons de même, exterminons donc les philosophes: tout est permis contre eux; supposons-leur des crimes, des blasphèmes; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion et de l'autorité; excitons les magistrats à les punir, en y intéressant leur salut; et s'ils se refusent à nos pieux desseins, flétrissons les encyclopédistes dans nos écrits, anathématisons-les dans la chaire, et poursuivons-les sans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, et je crois même que notre union secrète produira un très bon effet; ce pieux syncrétisme ne sera point soupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnes contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très criminels: mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion et ses ministres; mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestants, nous sommes mariés, nos bénéfices sont des plus minces, et nous nous devons à notre famille: on n'a point de considération dans le monde sans argent, et on doit procurer de la considéra-

tion à ses enfants. Si en disant du mal des philosophes et du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes et du mal de leurs ouvrages, ou même si en louant le tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions: si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, et ce serait les faire travailler pour nous; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, et les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous? Par ce léger sacrifice nous sauverions nos dogmes et les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel; nous occuperions les philosophes, et nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRÊTRE.

Ah, fi donc! quoi! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion! vous pouvez balancer entre Dieu et Mammon! Il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier et des plumes et écrire contre eux. D'ailleurs que voulez-vous qu'ils vous

donnent? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides, que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet; et puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse des nouveaux convertis: j'exigerai seulement une petite condition, c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes, pour les gens d'une certaine espèce; et vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien; je ferai le tout en conscience: je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes; il faudra des sermons tout neufs; ma santé est faible, et pourrait se ressentir de ce travail; ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse, mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pensais à l'intérêt; mais vous cesserez bientôt de l'être, lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, et que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très particulièrement. Ne vous étonnez donc pas si je vous demande qu'elle soit payée

régulièrement, et même d'avance si cela se peut.

LE PRÊTRE.

Je vous le promets, et l'usage que vous faites de cet argent vous rend toute mon estime; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de Satan dans le pays où vous vivez?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chose, et en effet ce livre est plein de blasphèmes et d'impiétés. Le mot *vie* que vous citez n'est pas encore fait*; mais sans doute qu'il serait affreux s'il était imprimé.

On a souffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire saisir une cinquantaine d'exemplaires qui y sont répandus, et que je voulais faire confisquer au profit des ecclésiastiques, parcequ'ils sont à l'abri de la contagion, et que, l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La chose a souffert quelque difficulté; et, pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté sous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus: j'ai imaginé, pour les retrancher de la société, de les envoyer en Espagne, où je les ai fait payer le

* En 1761, l'*Encyclopédie* n'en était encore qu'à la septième lettre de l'alphabet.

double de leur valeur aux libertins qui les ont achetés; après quoi j'en ai donné avis au grand-inquisiteur, qui a fait saisir et brûler les exemplaires, mettre à l'inquisition les gens qui en étaient possesseurs, et qui m'a envoyé cent pistoles d'or pour le service que j'ai rendu à la religion.

LE PRÊTRE.

Il y a bien quelque chose à dire contre la délicatesse dans ce que vous racontez là; mais la fin de l'action en sanctifie les moyens, et je vous absous pour toutes celles de la même nature passées, présentes, et à venir.

LE MINISTRE.

Puisque vous approuvez mon zèle, et que vous croyez qu'on peut se permettre quelques négligences en morale lorsqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans son vrai sens, et qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que sur les apparences. J'avais vu, dans une bibliothèque qui m'était ouverte, un manuscrit dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, et qui inquiétait fort sa Sainteté: un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer et combattre nos ennemis; mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au Saint-Père, qui m'en saurait gré, et

respecterait une religion dont les ministres se conduisaient avec cette modération et ce désintéressement; car je le laissais absolument maître des conditions. Il fut en effet très sensible à ma démarche, me fit remercier, et m'envoya mille écus en échange du manuscrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaissance que je lui recommandai, et qui en a partagé le revenu avec moi jusqu'à sa mort.

LE PRÊTRE.

J'approuve infiniment votre conduite; mais, comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, et je ne serais pas surpris que les gens du monde s'y trompassent. Il y a cependant cette copie qui...

LE MINISTRE.

Puisque nous sommes sur le ton de la confiance, il faut que je vous fasse une confession entière, et que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle et la charité. J'écrivais contre les philosophes; et, voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie: je m'adressai au plus dangereux et au plus écouté d'entre eux; je cherchai à gagner sa confiance, et, après y avoir réussi, je

lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres[1]; je pensai que le public, rassuré en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur et à la tête de l'ouvrage (dans une préface composée avec cette pieuse adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état), le lirait non seulement sans défiance, mais même avec édification: tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions! Par là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, et je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire, qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, et deux cents exemplaires, que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changements aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRÊTRE.

Cela est très bien encore; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, et j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

[1] * Vernet avait effectivement proposé à Voltaire d'être l'éditeur de ses œuvres à Genève; du moins c'est ce qui résulte de la seconde des *Déclarations relatives au libelle du sieur Vernet*, dans les *Mélanges littéraires.* (Clog.)

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout-à-l'heure de l'usage que j'en fais: vous me forcez à vous repéter que je le consacre à de bonnes œuvres, et je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidèlement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé. J'aurais bien des choses à vous raconter encore, si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui; mais je craindrais d'abuser de votre complaisance, et ce sera pour la première entrevue.

LE PRÊTRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en sont louables, et je vous estimerais fort si vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a sa manière: je vous avoue que je préfère les voies abrégées; j'aime mieux persécuter: travaillez tout doucement par la sape, tandis que j'irai avec le fer et le feu renverser et brûler tout ce qui m'opposera quelque résistance.

LE MINISTRE.

Bonjour, monsieur; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort secret entre nous, et que tout ce que j'écrirai doit être anonyme: n'oubliez pas non plus la pension, et souvenez-vous qu'elle est destinée à un pauvre homme.

LE PRÊTRE.

Bonjour, monsieur; n'oubliez pas les sermons, et souvenez-vous qu'ils ne sauraient être trop forts.

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN PRÊTRE
ET UN MINISTRE PROTESTANT.

XIV.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

1761.

MÉLINDE.

Éraste sort d'ici, et je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, et je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MÉLINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MÉLINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MÉLINDE.

Ajoutez-y un quatrième; je vois que vous épouserez bientôt Éraste.

SOPHRONIE.

Je vous dirai, avec la même confiance, que je ne l'épouserai jamais.

MÉLINDE.

Quoi! votre mère s'oppose à un parti si sortable?

SOPHRONIE.

Non, elle me laisse la liberté du choix; j'aime Éraste, et je ne l'épouserai pas.

MÉLINDE.

Et quelle raison pouvez avoir de vous tyranniser ainsi vous-même?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. Éraste a de l'esprit, mais il l'a impérieux et mordant; il a des graces, mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi: je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste, qui ruinent l'autre par l'exemple, et qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour Éraste, mais j'ai étudié son caractère; il a trop contredit mon inclination; je veux être heureuse; je ne le serais pas avec lui; j'épouserai Ariste que j'estime, et que j'espère aimer.

MÉLINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâ-

cheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parceque ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvents, comme dans la plupart des colléges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur; et, fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse: vous vous donnez à lui sans le connaître; vous vivez avec lui sans l'aimer: c'est un marché qu'on a fait sans vous; et bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a crue digne de penser par moimême, et de choisir un jour un époux moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à



mon sexe; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société; elle a formé mon esprit, en me fesant craindre les écueils du bel esprit; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser et à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances; et j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que comme des amusements, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'ame, et non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, et qu'on renferme le moment d'après.

FIN DU DIALOGUE SUR L'ÉDUCATION DES FILLES.

XV.

LES ANCIENS

ET LES MODERNES,

OU LA TOILETTE

DE MADAME DE POMPADOUR.

1761.

MADAME DE POMPADOUR.

Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière, et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse?

TULLIA.

Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, et non à la française: je suis venue je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne, et votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

TULLIA.

Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues! vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne! madame, je crois que vous n'avez point de chemise!

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, madame?

TULLIA.

Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce Cicéron qu'un de vos protégés * a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Comédie de Paris; on y jouait *Catilina* et tous les personnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina, je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau, c'est une estampe, cela n'est fait qu'avec du noir de fumée; on en

* Crébillon, auteur de *Catilina*, etc., etc.

tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, qui assistait à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia en tirant un livre de sa poche :

Vous serez bien plus étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à-peu-près comme ces estampes, et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

(Le savant présenta son livre à Tullia; c'était un recueil de vers pour madame la marquise : Tullia en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :)

TULLIA.

Monsieur, l'impression est une belle chose; et si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père?

LE SAVANT.

Oui, madame; mais on ne les lit plus; j'en suis fâché pour monsieur votre père; mais aujourd'hui nous connaissons guère que son nom.

(Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crème et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six

minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc et pair qui se trouva là lui répondit :)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez café; et pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe, et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié! cela est humiliant.

LE SAVANT, piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :

Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième

partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain*; encore est-il gouverné par une femme** qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

(Madame la marquise fit taire le savant, qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; et, tirant sa montre, à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait et à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin :)

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Consolez-vous, madame; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien;* nul homme n'approche de César, avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces ames sublimes;

* La Russie. — ** Catherine II.

mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles et des Euripides que des personnages semblables à monsieur votre père, parceque nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina;* mais quand vous verrez jouer *Phèdre,* vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre, dans Racine, est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'Opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait!

M. LE DUC.

Eh bien! madame, c'est avec ce joujou que nous

avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnements, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'est-ce que parfiler, monsieur?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil; les astres lui ont été soumis, et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en savez beaucoup pour un duc et pair; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'est que j'ai été mieux élevé; mais

pour ma science, elle est très commune; les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage; mais avec des instruments grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel et la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, madame; nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages; et, pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti, dans l'Europe, le genre humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines

mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge *; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon **, et cela nous a valu des instruments de guerre avec lesquels nous aurions exterminé les Scipions, Alexandre, et César, et la phalange macédonienne, et toutes vos légions: ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipions, les Alexandre, et les César; mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur avec l'érudition d'un homme d'état; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. LE DUC.

Ah! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Eh bien! monsieur, vous disiez donc le plus poli-

* Alexandre Spina, religieux du couvent de Sainte-Catherine de Pise, de l'ordre de Saint-Dominique.

** Roger Bacon et Berthold Schwartz, tous deux bénédictins.

ment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous?

M. LE DUC.

Je disais, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monuments de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; et dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

(Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de *Castor et Pollux* [1]. Tullia fut très contente des paroles et de la musique, *quoi qu'on die*. Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.)

[1] * Cette pièce, jouée en 1737, avait été reprise en 1753. La musique est de Rameau, les paroles sont du poëte Bernard. (Clog.)

FIN DU DIALOGUE DES ANCIENS ET DES MODERNES.



XVI[1].

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS

EN EXERCICE

AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

Il y a quelque temps qu'un jurisconsulte[2] de l'*ordre* des avocats ayant été consulté par une personne de l'*ordre* des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût, et tous les talents nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans[3] l'*ordre* des lois.

[1]* On peut assigner à ce dialogue la date de 1761, car l'auteur, dans sa lettre du 31 mai même année, à madame de Fontaine, en parle comme d'un opuscule récemment publié, et l'attribue à un M. Dardelle. (Clog.)

[2]* M. Huerne venait de donner une consultation à mademoiselle Clairon. Cet écrit *inlisible*, selon l'expression de Voltaire, déplut tellement à l'avocat Ledain, qui traitait Corneille d'infame, que l'avocat Huerne, par les intrigues de son confrère, fut rayé de la matricule des avocats. (Clog.)

[3] L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, et où

L'ordre des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'*ordre* de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un *ordre* à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de M. l'intendant *des Menus* en exercice et de M. l'abbé Grizel. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidèlement recueillie, et en voici un petit précis que chaque lecteur de l'*ordre* de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé Grizel, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV; je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer *Cinna, Athalie*, et *le Misanthrope*, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs et des dames devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé La Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs et ces dames, et Louis XIV lui-même; de leur refuser le sacrement de mariage et la sépul-

il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître Ledain, et incendié au bas de l'escalier.

ture? Non, sans doute, dit l'abbé Grizel; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand Louis XIV et toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand Louis XV dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Tuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Grizel: nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'Aubignac, le P. Le Bossu, supérieur de Sainte-Geneviève, le P. Rapin, l'abbé Gravina, le P. Brumoy, le P. Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Aristote enseigné l'art de la tragédie et de l'épopée? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit Grizel; il est vrai que l'abbé de La Coste, M. de La Solle, et l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* prétendent que la déclamation, la musique et la danse sont un péché mortel; qu'il n'a été permis à David de danser que devant l'arche, et que de plus David, Louis XIV et Louis XV n'ont point dansé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains * n'a jamais chanté qu'en présence de quel-

* Marie-Thérèse, née le 13 mai 1717, morte en 1780. Son père, Charles VI, lui fit chanter, à l'âge de cinq ans, une ariette au théâtre

ques personnes de sa cour, et qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, et que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit Grizel.

Je veux vous pousser, dit *le Menu*. Non seulement Louis XIV, mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Trissino, le pape Léon X, dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies, et des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenses; je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'Église qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X et ces cardinaux.

Pourquoi donc mademoiselle Lecouvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le sieur Romagnesi, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin, comme un ancien Romain? Pour-

de la cour, à Vienne. A l'âge de vingt-deux ans, elle chanta à Florence un duo avec François Bernardi, surnommé Senesino.

quoi une actrice des chœurs discordants de l'Académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu, sans avoir de corps, jusqu'au jour du jugement dernier, et seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps? C'est uniquement, dites-vous, parcequ'on paie vingt sous au parterre.

Cependant ces vingt sous ne changent point l'espèce: les choses ne sont ni meilleures ni pires, soit qu'on les paie, soit qu'on les ait gratis. Un *De profundis* tire également une ame du purgatoire, soit qu'on le chante pour dix écus en musique, soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, soit qu'on vous le psalmodie par charité: donc *Cinna* et *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sous, que quand le roi veut bien en gratifier sa cour: or, si on n'a pas excommunié Louis XIV quand il dansa pour son plaisir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent, avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Grizel sentit la force de cet argument; il répondit ainsi: Il y a des tempéraments; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un

curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux et assez sages pour n'avoir en France aucune régle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre et inimitable Molière dans la paroisse de Saint-Eustache; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joseph, selon notre belle et saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que saint Eustache est un si grand saint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du *Misanthrope:* mais enfin Saint-Joseph est une consolation; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte et la profane; la première est incomparablement plus légère; et puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre: celle où est Molière y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme mademoiselle Lecouvreur et Romagnesi, qui sont sur les chemins: peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartufe;* je n'en voudrais pas jurer: mais je suis sûr du salut de Jean-Baptiste Lulli, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans *Cariselli** et dans *Pourceaugnac,* et qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai; cela est clair, car il a un beau tombeau

* Titre d'un divertissement qui fait partie des *Fragments de Lulli.*

de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé Grizel, et c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus*, qui sait l'histoire, lui répliqua : Vous avez entendu parler du R. P. Girard ; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement ; de plus, il souffla sur elle comme font tous les sorciers : seize juges déclarèrent Girard magicien ; cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à-la-fois jésuite et sorcier a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, et que mademoiselle Clairon ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline * ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser?

Je vous ai déja dit, répondit l'abbé Grizel, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur mademoiselle Clairon, s'il y avait un gros honoraire à gagner ; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile : alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, et d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres ; leurs parents n'ont ni assez d'argent ni assez

* Nom d'un personnage de *Polyeucte*.

de crédit pour gagner un procès; le public ne s'en soucie guère: il jouit des talents de mademoiselle Lecouvreur pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, et ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize Provençaux qui crurent Girard si habile; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parceque le monde a changé: nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac;* il nous faut un malade, et nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles; il y en a, et j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie; il est très dangereux d'offenser de grandes compagnies, et d'exposer les foudres de l'Église au mépris des personnes puissantes: mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles et comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier général? Non, monsieur, dit l'intendant; mon

oncle avait cette place, mon père était receveur général des finances, et tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Eh bien! répliqua Grizel, votre oncle, votre père, et votre grand-père sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais; et quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe.

Le Menu, à ce discours, ne sut s'il devait rire ou battre l'abbé Grizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monsieur, dit-il au Grizel, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damne les receveurs des finances du roi, et les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le Grizel; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'*Évangile* que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, et vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut ethnicus et publicanus* * est un passage assez connu: la loi de l'Église a été invariable sur cet article: l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué; et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'*OEdipe* de Sophocle, anathème qui subsiste encore contre ceux qui ne représentent plus

* Matthieu, ch. XVIII, v. 17.

l'*OEdipe* de Corneille *. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père, et votre oncle, et puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. Grizel, dit l'intendant; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle: mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de Lulli; et si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* et du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que saint Matthieu a damné les employés des fermes après l'avoir été **; et qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face; et si nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Justement, dit Grizel, vous y êtes; on laisse l'*ethnicus* et le *publicanus* dans l'*Évangile*; on n'ouvre point les anciens rituels, et l'on vit paisiblement avec les fermiers généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain bénit.

M. l'intendant s'apaisa un peu; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* et le *publicanus*. Je vous prie, mon cher Grizel, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres, et pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers temps.

* Depuis l'*OEdipe* de Voltaire, joué en 1718, on ne représente plus l'*OEdipe* de Corneille. — ** Matthieu, ch. IX, v. 9.

Cela est tout simple, dit Grizel: ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient Juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres, et des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, et qui damnaient messieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puissances et contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire; et quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos, un mors à la bouche, et qui monteront dessus pour renverser les états et les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice; mais on conservera les premières pierres, quoique brutes et informes, parcequ'elles ont servi autrefois, et qu'elles sont chères aux peuples; on les encastrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries et l'or qui seront prodigués, et il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est là, monsieur, l'histoire succincte de ce qui

est arrivé parmi nous. La France a été long-temps barbare; et aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'*Évangile*, et priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'*Évangile* n'a jamais proscrit, et dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, et permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus;* vous ménagez les financiers, parcequ'ils vous donnent à dîner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, et que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi fesant sa charge? donc il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi jouant Cinna et Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Grizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'Église gallicane? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proscrit le grand Henri IV et Henri III, et Louis XII, le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à

Pise, et Philippe-le-Bel, et Philippe-Auguste, et Louis VIII, et Philippe Ier, et le saint roi Robert, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, et de les faire mourir de mort subite; et après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, et lui dit: Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron; s'ils pèchent mortellement en fesant verser des larmes à des hommes vertueux [1] dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher; s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi; le roi et la reine, qui ordonnent qu'on les amuse et qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Église les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers et les généraux; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurde; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté soient jetés aux

[1] Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille. (Clog.)

chiens, pendant qu'à Rome et dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie et après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parceque nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples? La moitié de Paris est convulsionnaire; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ses actions, qui aiment sa personne, qui lui paient avec alégresse de quoi soutenir la gloire de son trône, qui, après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts, qui respectent Sophocle et Euripide, et qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques et d'imbéciles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle *la bonne compagnie;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre humain; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits; c'est pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé; c'est lui qui donne la réputation; et, pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous fesant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis; et depuis les jésuites

jusqu'aux capucins, depuis le P. Quesnel jusqu'au maraud qui fait la *Gazette ecclésiastique*, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, et que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, et nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parcequ'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand ils ont l'esprit occupé des beaux morceaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces*, de *Pompée*, de *Phèdre*, et d'*Athalie*? C'est là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de Saint-Roch; le fils de la maison nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lu l'*OEuvre des six jours* *? disons-nous. On nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin le temps approche où nous ne gouvernerons plus

* Il y a ici une double allusion. L'Œuvre des six jours est l'*Explication littérale de l'ouvrage des six jours* (par Duguest), 1731, in-12; et la tragédie nouvelle est évidemment *Olympie*, que Voltaire appelait l'œuvre des six jours, parcequ'il l'avait composée en une semaine.

que les disgraciés et la halle. Cela donne de l'humeur, et alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome et dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean de Latran, ou à Saint-Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, et que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout est dit; on va prendre le soir du chocolat à l'Opéra de Saint-Ambroise, et personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora Cuzzoni[1], la signora Faustina[2], la signora Barbarini[3], encore moins le signor Farinelli[4], chevalier de Calatrava, et acteur de l'Opéra, qui a des diamants gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux ne sont jamais persécuteurs: voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchants que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il

[1]* Francesca Cuzzoni, née à Parme vers 1700; mariée à P. G. Sandoni; morte en 1770. (Clog.)

[2]* Faustina Bordoni, née à Venise en 1700; mariée au célèbre compositeur J. Adolphe Hasse. (Clog.)

[3]* La Barbarini est cette danseuse à laquelle Frédéric II donnait, selon Voltaire, plus d'appointements qu'à trois ministres d'état ensemble. (Clog.)

[4]* Carlo Broschi Farinelli, né à Naples au commencement de 1705, et mort en 1782; comblé de biens et d'honneurs par les rois d'Espagne Philippe V et Ferdinand VI. (Clog.)

n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie [1] pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talents estimables; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, et à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux-arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passants ne regardent les chiens que quand ils aboient, et on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décelez pas; et faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. Colardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus;* mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi est le comble de l'insolence et du ridicule? et pourquoi en même temps personne ne travaille-t-il à lever ce scandale?

Je crois vous avoir déja répondu, dit Grizel, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit et de la sottise, de l'industrie

[1] * Clément XIII.

et de la paresse, de la philosophie et du fanatisme, de la gaieté et du pédantisme, des lois et des abus, du bon goût et de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna*, et de l'infamie de ceux qui représentent *Cinna*; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de *Cinna*, et le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur et les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple: mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses et d'honneurs? pourquoi saint Joseph ayant été charpentier, et son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, et s'est mis sans façon à leur place? Pourquoi a-t-on excommunié, anathématisé pendant des siècles, ceux qui disaient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils? et pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire?

Pourquoi est-il expressément défendu dans

l'*Évangile* de se remarier [1], quand on a fait casser son mariage, et que nous permettons qu'on se remarie? Dites-moi comment le même mariage est annulé à Paris, et subsiste dans Avignon.

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale et facticuse insolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parcequ'elle voulait élever son petit-fils Joas chez elle; tandis que si un prêtre osait, parmi nous, attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier supplice.

Tout dépend de l'usage. La danse, par exemple, a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse; les Juifs mêmes dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait [2], à la grand'-messe, de danser pieusement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ses billets de confession *. On représente encore des actes sacramentaux à Madrid, les jours de fêtes; un comédien fait Jésus-Christ, un autre fait le diable, une actrice est la Sainte-Vierge, une autre Magdeleine à sa toilette; Arlequin dit *Ave, Maria;* Judas dit son *Pater.*

[1] * Matthieu, ch. v, v. 32, et ch. xix, v. 9. Marc, ch. x, v. 11 et 12.

[2] * Christophe de Beaumont. (Clog.)

* Voyez l'article Confession, *Dictionnaire philosophique*

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendants de notre bon père Abraham; et tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois [1], traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse, et d'esprit, qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux; si nous fesions bénir nos attelages à Sainte-Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes et dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe; celui-ci, du courtisan; le chanoine, du moine; certains comédiens, d'autres comédiens, et chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

[1] * David, ps. LXVII, v. 24 et 136, vers. 9. (CLOG.)

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, et nos petits-enfants nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbéciles. Laissons les tartufes crier encore quelque temps, et dès demain je vous mène à la comédie du *Tartufe*.

FIN DU DIALOGUE ENTRE M. L'INTENDANT DES MENUS ET M. L'ABBÉ GRIZEL.

XVII.

LE CHAPON

ET LA POULARDE.

1763.

LE CHAPON.

Eh, mon Dieu! ma poule, te voilà bien triste, qu'as-tu?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, et l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, et de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle: ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, et moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près

de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, et qu'ils finissaient par les châtrer: ils maudissaient la destinée et le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes?

LE CHAPON.

Hélas! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien! quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger! ah, les monstres!

LE CHAPON.

C'est leur coutume; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction; enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent

les plumes, nous coupent la gorge et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent; chacun dit de nous ce qu'il pense; on fait notre oraison funèbre: l'un dit que nous sentons la noisette; l'autre vante notre chair succulente; on loue nos cuisses, nos bras, notre croupion; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins! je suis prête à m'évanouir. Quoi! on m'arrachera les yeux! on me coupera le cou! je serai rôtie et mangée! ces scélérats n'ont donc point de remords?

LE CHAPON.

Non, ma mie; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire et à faire des contes plaisants, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux, qui sont bipèdes comme nous, et qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables.

J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé Débonnaire * qui fit arracher les yeux à son neveu Bernard. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait.

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, et entre autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, et que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée et rôtie! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde?

* Louis-le-Débonnaire, roi de France, de 814 à 840.

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'Inde, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger; que même un nommé Pythagore, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient Porphyre le Pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches[1].

O le grand homme! le divin homme que ce Porphyre! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité il prouve que nous sommes les alliés et les parents des hommes; que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes sentiments, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, et que ni les hommes ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé Descartes, ne se-

[1] *De abstinentiâ ab esu animalium;* traduit du grec en français par J. Levesque de Burigny, sous le titre de *Traité de Porphyre, touchant l'abstinence de la chair.* (Clog.)

rait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuse de la barbarie?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, et de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit Porphyre; il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien! dressa-t-on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain, et qui sauvait la vie au genre animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, et qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire; ils disent qu'il était impie, et que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés! J'entendais l'autre jour, dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul devant d'autres hommes qui ne parlaient point; il s'écriait: « que Dieu avait fait un « pacte avec nous et avec ces autres animaux ap-

« pelés *hommes;* que Dieu leur avait défendu de se « nourrir de notre sang et de notre chair *. » Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis? Il est impossible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines; ce sang se mêle nécessairement à notre chair; ils désobéissent donc visiblement à Dieu en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilége de tuer et de dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer et de nous faire cuire: il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres, nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il est défendu de nous

* *Genèse*, ch. IX, v. 4.

manger deux jours de la semaine, ils trouvent bien moyen d'éluder la loi; d'ailleurs cette loi, qui te paraît favorable, est très barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitants des eaux : ils vont chercher des victimes au fond des mers et des rivières. Ils dévorent des créatures dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons : ils appellent cela *jeûner*, *se mortifier*. Enfin je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à-la-fois et plus abominable, plus extravagante et plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh ! mon Dieu ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau?

LE CHAPON.

C'en est fait, ma mie, notre dernière heure est venue; recommandons notre ame à Dieu.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera, une indigestion qui le fasse crever! Mais les petits se vengent des puissants par de vains souhaits, et les puissants s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe! on me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis; on me serre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

FIN DU DIALOGUE ENTRE LE CHAPON ET LA POULARDE.

XVIII*.

LES DERNIÈRES PAROLES
D'ÉPICTÈTE A SON FILS[1].

ÉPICTÈTE.

Je vais mourir; j'attends de vous un souvenir tendre, et non des larmes inutiles; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enseigné à l'être, mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

ÉPICTÈTE.

Des remords! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains et votre ame sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, et vous l'avez pratiquée.

* Ce dialogue fesant partie du *Recueil nécessaire*, publié en 1765, me semble devoir être de 1763 ou 1764.

[1]* Nous ne pensons pas qu'Épictète ait eu de fils; du moins ses biographes n'en parlent pas. Il y en a qui disent qu'il prit chez lui le fils d'un de ses amis mort indigent. (CLOG.)

LE FILS.

Oui; mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

ÉPICTÈTE.

Quelle est donc cette secte?

LE FILS.

Elle est composée de ces Juifs qui vendent des haillons et des philtres, et qui rognent les espèces à Rome.

ÉPICTÈTE.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnaie.

LE FILS.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils. Il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela: les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point: ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme Pindare qui la dit merveilleuse; ceux-là s'en passent: mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

ÉPICTÈTE.

Comment, de l'argent? Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, et partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale: c'est ce que j'ai fait

depuis qu'Épaphrodite m'affranchit, et c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers moments heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose : ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a, jusqu'à la dernière obole.

ÉPICTÈTE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, et vous êtes obligé de les déférer aux préteurs ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent, car ils vous promettent la vie éternelle ; et si, en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

ÉPICTÈTE.

Ce sont donc des assassins dont il faut au plus tôt purger la société.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce sont des mages qui ont des secrets admirables, et qui tuent avec des paroles. Le père, disent-ils, leur a fait cette grace par le fils. Un de leurs prosélytes, qui pue horrible-

ment[1], mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de succès, me disait hier qu'un de leurs parents, nommé Ananiah, ayant vendu sa métairie pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé Barjone, mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur-le-champ. Sa femme vint ensuite; Barjone la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

ÉPICTÈTE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécile, et cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à Simon Barjone, il est clair qu'on fait un bon marché.

ÉPICTÈTE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Être suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre Simon Barjone. Le Dieu très bon et très grand, *Deus optimus maximus,* qui anima les

[1] * *Actes des Apôtres*, ch. v, v. 1 à 10. Les historiens n'ont pas dédaigné de transmettre à la postérité que la sueur d'Alexandre-le-Grand, et celle du jurisconsulte Cujas, répandaient une odeur

Caton, les Scipion, les Cicéron, les Paul-Émile, les Camille, le père des dieux et des hommes, n'a pas, sans doute, remis son pouvoir entre les mains d'un Juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de Dieu.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bon-homme Épictète ricane.*) Vous ricanez, mon père, vous levez les épaules.

ÉPICTÈTE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs, qui sont sans prépuce, et qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête.

ÉPICTÈTE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

agréable; mais nous ignorons d'après quel témoignage Voltaire reproche à saint Luc de sentir si mauvais.

Voltaire ne plaisanterait-il pas sur l'anagramme de Luc? Saint Luc est le premier qui ait raconté la punition d'Ananie et de Saphire, dans les *Actes des Apôtres*. (CLOG.)

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, et qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille[1], moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin;

2° Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit[2];

3° Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts[3];

4° Que si l'on ne hait pas son père, sa mère et ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin[4];

5° Qu'il faut apporter le glaive et non la paix[5];

6° Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passants à venir aux noces, et jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale[6].

ÉPICTÈTE.

Hélas! mon sot enfant, j'étais tout-à-l'heure sur le point de mourir de rire, et je sens à présent

[1] Matthieu, chap. XIX, v. 24. — [2] Id., chap. V, v. 3. — [3] Id., ch. XVIII, v. 17. — [4] Luc, ch. XIV, v. 26; et Matthieu, ch. X, v. 36, 37, et 38. — [5] Matthieu, ch. X, v. 34. — [6] Id. ch. XXII, v. 13.

que tu me feras mourir d'indignation et de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'Épictète, ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergumènes sont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caisse commune dont ils paient quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères; ils exigent un secret inviolable; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts, et qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

ÉPICTÈTE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout est perdu.

FIN DES DERNIÈRES PAROLES D'ÉPICTÈTE A SON FILS.

XIX*.

UN CALOYER**

ET UN HOMME DE BIEN.

TRADUIT DU GREC VULGAIRE

PAR D. L. F. R. C. D. C. D. G.

1763.

LE CALOYER.

Puis-je vous demander, monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, et qui servent

* J'ai conservé à ce dialogue la date de 1763, que les éditeurs de l'édition de Kehl lui ont donnée dans leur table chronologique ; et, je serais porté à regarder comme fautive la date de 1758 que quelques personnes lui assignent. Il portait d'abord le titre de *Catéchisme de l'honnête homme*, ou *Dialogue entre un caloyer et un homme de bien.*

Ce fut en 1764 qu'en parut une courte réfutation, par l'abbé François, sous le titre d'*Examen du Catéchisme de l'honnête homme*, ou *Dialogue entre un caloyer et un homme de bien*; Bruxelles, 1764, in-12. On n'eût pas, ce me semble, attendu huit ans pour réfuter l'opuscule de Voltaire. C'est sous le titre de *Catéchisme de l'honnête homme*, etc., que l'auteur le reproduisit dans le *Recueil nécessaire*, à Leipsick, 1765, in-8°, volume dont Voltaire fut, dit-on, l'éditeur, et composé en majeure partie de productions de sa plume.

** C'est le nom des moines grecs de l'ordre de saint Basile.

toutes à faire fleurir cette grande ville? Êtes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? Seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE HOMME.

J'adore Dieu, je tâche d'être juste, et je cherche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le *Zend-Avesta*, sur le *Veidam*, sur l'*Alcoran?*

L'HONNÊTE HOMME.

Je crais de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, et je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer et aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs?

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1° Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans

le désert le *Pentateuque* qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Égypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans (quoiqu'il se trompe de deux cents), ce livre eût été probablement écrit en égyptien; et on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois; on n'avait, du temps de Moïse, d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits et des souliers, et où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour leur conserver leurs vêtements et leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de *Josué* dit que le *Deutéronome* fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2° Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, et qu'il n'y eut de rois que longtemps après Moïse; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, et vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, et qui ne furent

fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, etc.

3° Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses et les peines après la mort, sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, et ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il possible que Moïse, inspiré de Dieu, eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp israélite, et qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? Zoroastre, antérieur au législateur juif, dit [1]: *Honorez, aimez vos parents, si vous voulez avoir la vie éternelle;* et le *Décalogue* dit (*Exode,* chap. 20, v. 12.): *Honore père et mère, si tu veux vivre long-temps sur la terre:* il me semble que Zoroastre parle en homme divin, et Moïse en homme terrestre.

4° Les événements racontés dans le *Pentateuque* étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, et dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grace particulière. Le premier chapitre de la *Genèse* est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne

[1] Voyez le *Sadder.*



se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Éden; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le serpent parle à Ève, attendu qu'il est le plus subtil des animaux, et qu'une ânesse [1], qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après; que Dieu ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel; qu'il ait fait la lumière, qui émane du soleil, avant le soleil lui-même; qu'après avoir fait l'homme et la femme, il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné Adam à la mort, et toute sa postérité à l'enfer pour une pomme; qu'il ait mis un signe de sauvegarde à Caïn qui avait assassiné son frère, et que ce Caïn ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre; tandis que, selon le texte, le genre humain était borné à la famille d'Adam; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre; que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre [2].

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les Métamorphoses d'Ovide, on n'est pas moins surpris que Dieu délivre de la servitude en Égypte six cent mille com-

[1] *Nombres*, ch. XXII, v. 28. — [2] *Genèse*, ch. VII, v. 8 et 9.

battants de son peuple, sans compter les vieillards, les enfants et les femmes; que ces six cent mille combattants, après les plus éclatants miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Égypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où Dieu les conduit; qu'ils se trouvent entre Memphis et la mer Rouge; que Dieu leur ouvre cette mer, et la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise; que ce peuple, sous la main et sous les yeux de Dieu même, demande au frère de Moïse un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or soit jeté en fonte en un seul jour; que Moïse réduise cet or en poudre impalpable, et la fasse avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, et qu'Aaron, qui l'a jeté en fonte, soit déclaré grand prêtre pour récompense [1]; qu'on ait brûlé deux cent cinquante hommes d'une part, et quatorze mille sept cents hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à Aaron; et que dans une autre occasion Moïse ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple [2].

[1] *Exode*, ch. XXXII, v. 35; et *Lévitique*, ch. VIII, v. 9.

[2] Voir, pour tous ces massacres, le *Commentaire relatif aux nombres*, dans la *Philosophie générale*. (CLOG.)

5° Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, et qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, et qui ait respecté les femmes fidèles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la personne de Balaam.

6° On est encore plus surpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 675000 brebis[1], 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; et on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne gardèrent que les petites filles.

7° Le soleil qui s'arrête en plein midi[2] pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorrhéens déja écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel; le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces Juifs qui pouvaient passer si aisément à gué, les murailles de Jéricho qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toute espèce exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison et la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutissent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des siècles en fa-

[1]* *Nombres*, ch. XXXI, v. 22. — [2]* Josué, ch. X, v. 12.

veur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des autres nations.

8° Toute l'histoire de Samson et de ses amours [1], et de ses cheveux, et de son lion, et de ses trois cents renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de Josué et de Jephté semblent barbares.

9° L'histoire des rois est un tissu de cruautés et d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables. Le premier roi juif Saül ne trouve chez son peuple que deux épées, et son successeur David laisse plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres sont écrits par Dieu même; vous savez que Dieu ne peut mentir: donc si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10° Les prophètes ne sont pas moins révoltants pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché et allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie se charger d'un bât et d'un collier, et se faire lier avec des cordes [2]; Osée à qui Dieu commande [3], en termes formels, de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire ensuite à une femme adultère; Isaïe qui marche tout nu dans la place publique [4]; Ézéchiel qui se couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté

[1] Juges, ch. XIII à XVI inclusivement. — [2] Jérémie, ch. XXVII, v. 2. — [3] Osée, ch. I, v. 2; et ch. III, v. 1. — [4] Isaïe, ch. XX, v. 2.

gauche [1], et quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excréments d'hommes, et ensuite de bouse de vache; Oolla et Ooliba qui établissent un bordel [2], et à qui Dieu dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne et le sperme d'un cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays et de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé; et quand il voit Élisée faire dévorer quarante enfants [3] par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance et de justice, qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés; mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au *Nouveau Testament* sur l'*Ancien* peut servir à

[1]* Ézéchiel, ch. IV, v. 4.

[2]* Ézéchiel, ch. XVI et XXIII. Voltaire fait allusion au chapitre XVI d'Ézéchiel, où il est parlé du Lupanar; mais il n'y est pas question d'Oolla ni d'Ooliba; ce n'est que dans le chapitre XXIII que celles-ci sont nommées. Voir la *Lettre du traducteur du Cantique des Cantiques. Poëmes et Discours.* (CLOG.)

[3]* Quarante-deux enfants. *Rois*, liv. IV, ch. II, v. 24.

justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée; car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie? et, si elle était mauvaise, comment était-elle divine?

LE CALOYER.

L'*Ancien Testament* a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le *Nouveau Testament* ne fait pas naître en vous les mêmes doutes et les mêmes scrupules que l'*Ancien?*

L'HONNÊTE HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, et vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre; avec des Grecs qui assurent que le Saint-Esprit ne procède point du Fils; avec des nestoriens qui nient que Marie soit mère de Dieu; avec quelques Latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie et d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont égale-

ment en exécration les chrétiens et les musulmans; les guèbres les méprisent tous; et le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés: le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jésus-Christ, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi, étant Dieu, il n'a pas usé des droits de la divinité; pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché; pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur.

Je sais que je ne suis rien; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Être des êtres; mais il m'est permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jésus directement contraires l'une à l'autre [1]; et que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms et dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père Joseph, qui n'est pas son père?

Je donne la torture à mon esprit pour com-

[1] Matthieu, ch. I; Luc, ch. III, v. 23 et suiv. Voir le mot GÉNÉALOGIE. *Dictionnaire philosophique.* (CLOG.)

prendre comment un Dieu est mort. Je lis les livres sacrés et les profanes de ces temps-là; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient [1], et conduisit des mages aux pieds de Dieu, qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière et marqué dans les fastes de tous les états. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé Hérode [2], à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable devait être roi des Juifs; mais comment, et à qui, et sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfants du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable et si insensée?

Je vois que les Évangiles qui nous restent se contredisent presque à chaque page. J'ouvre l'histoire de Josèphe, auteur presque contemporain; Josèphe, parent de Marianne, sacrifiée par Hérode; Josèphe, ennemi naturel de ce prince; il ne dit pas un mot de cette aventure; il est Juif, et il ne parle pas même de ce Jésus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recher-

[1] Matthieu, ch. II, v. 2. — [2] Ibid., ch. III, v. 3 à 16.

che importante de ce que je dois adorer et de ce que je dois croire! Je lis les Écritures, et je n'y vois nulle part que Jésus, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appelé Dieu; je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père et de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de Bélial, on voulait dire les méchants, et par les fils de Dieu, on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de Jésus; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture ne sont-ils pas défendus; le respect pour les parents, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnés?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons[1], de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, etc., ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant et prouvant la vérité

[1] * Matthieu, chap. VIII, v. 32.

par des miracles éclatants et utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne d'où on découvre tous les royaumes de la terre?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux figuré par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes et des boiteux: Jésus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que Dieu parle?

Enfin comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, et suant d'une sueur de sang dans l'angoisse et dans la frayeur que lui inspirait la mort? Est-ce là Platon? est-ce là Socrate, ou Antonin, ou Épictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse? et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jésus, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant:

« Je suis venu apporter le glaive et non la paix[1]; « je suis venu diviser le fils et le père, la fille, la « mère, et les parents. » Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur et d'effroi; et si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvements d'indignation et de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. Ananie et Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ[2]; ils ne l'ont pas dit; et Pierre les punit en fesant mourir subitement le mari et la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si Dieu fesait des miracles, ce serait pour guérir les hommes et non pour les tuer; ce serait pour les corriger et non pour les perdre; qu'il est un Dieu de miséricorde et non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre, ayant fait mourir Ananie,

[1] Matthieu, ch. x, v. 34. — [2] *Actes des Apôtres*, ch. v.

et voyant venir Saphire, sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : « Gardez-vous de réserver pour « vous quelques oboles ; si vous en avez, avouez « tout, donnez tout, craignez le sort de votre « mari ; » au contraire, il la fait tomber dans le piége ; il semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, et que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité et le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, et je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme dans l'histoire de Jésus. Les quatre *Évangiles* qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits ; mais ils attestent uniformément que Jésus fut soumis à la loi de Moïse depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue ; ils prêchaient une réforme ; mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-temps après. Dans quel temps précis Dieu voulut-il donc qu'on cessât d'être Juif et qu'on fût chrétien ? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si Jésus avait voulu établir une Église chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les lois ? n'aurait-

il pas lui-même établi tous les rites? n'aurait-il pas annoncé les sept sacrements dont il ne parle pas? n'aurait-il pas dit: « Je suis Dieu, engendré et non « fait; le Saint-Esprit procède de mon père sans « être engendré; j'ai deux volontés et une per- « sonne; ma mère est mère de Dieu? » Au contraire, il dit à sa mère: « Femme, qu'y a-t-il entre vous « et moi[1]? » Il n'établit ni dogme, ni rite, ni hiérarchie; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés, ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme; ils forgent des histoires, des prodiges, dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour et de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, et qui disparaissait au point du jour; telle est la querelle de Pierre et de Simon le magicien devant Néron; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puérils on a forgés! que de faux martyres, que de légendes ridicules! *Portenta judaica rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc, sous le nom de *bonne nouvelle*[2], a-t-il eu le front

[1] Jean, ch. II, v. 4. — [2] C'est l'Évangile.

de dire, au chap. 21, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées; sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles; sans qu'enfin Jésus vînt dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de Jésus venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les Épîtres de Paul est-il assez téméraire pour lui faire dire: « J'ai appris de Jésus que nous qui vivons nous « sommes réservés pour son avénement: sitôt que « le signal aura été donné par la trompette, ceux « qui sont morts en Jésus ressusciteront les pre-« miers; puis nous autres qui sommes vivants « nous serons emportés avec eux dans l'air pour « aller au-devant de Jésus[1]? »

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie? Paul et les Juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de Jésus au son de la trompette? Et où, s'il vous plaît, Paul avait-il appris de Jésus ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite et de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider Étienne? Avait-il parlé à Jésus quand il fut ravi au troi-

[1] Première épître aux Thessaloniciens, ch. IV, v. 14 et suiv.

sième ciel? Et qu'est-ce que ce troisième ciel? est-ce Mercure ou Mars? En vérité, si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur et de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes?

L'HONNÊTE HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de paysans que trois font un, que Dieu est dans un morceau de pâte, que cette pâte disparaît, et que c'est Dieu lui-même qui est fait sur-le-champ par un homme? C'est par la conversation, par la prédication, par les cabales; c'est en séduisant des femmes et des enfants; c'est par des impostures, par des récits miraculeux, qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très rares; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes; on était initié secrètement aux mystères des chrétiens comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui persuadaient que non seulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien supérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était divisée en petites asso-

ciations, égyptiennes, grecques, syriennes, romaines, juives, etc. La secte des chrétiens eut tous les avantages possibles dans la populace. Il suffisait de trois ou quatre têtes échauffées, comme celle de Paul, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui se mirent à sa tête. Presque toutes les sectes se sont ainsi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui seule, entre tant d'établissements humains, sembla être en naissant sous la protection de Dieu, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encore la religion musulmane est-elle après douze cents ans ce qu'elle fut sous son fondateur; on n'y a rien changé. Les lois écrites par Mahomet lui-même subsistent dans toute leur intégrité. Son *Alcoran* est autant respecté en Perse qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'observe par-tout à la lettre; on n'est divisé que sur le droit de succession entre Ali et Omar. Le christianisme, au contraire, est différent en tout de la religion de Jésus. Ce Jésus, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien; et probablement il ne savait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut Juif, dans l'observance de tous les rites juifs; circoncis, sacrifiant suivant la loi mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de

l'ixion, et du griffon, comme aussi du lièvre, parcequ'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu, selon la loi mosaïque. Vous autres, au contraire, vous osez croire que le lièvre a le pied fendu et qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion et un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis; vous ne sacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut instituée par votre Jésus. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je serais un imposteur bien effronté si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siècles, et celui de ces premiers siècles à la religion de Jésus. Mais vous m'avouerez aussi que Dieu a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE HOMME.

Dieu varier! Dieu changer! cette idée me paraît un blasphème. Quoi! le soleil de Dieu est toujours le même, et sa religion serait une suite de vicissitudes! Quoi! vous le feriez ressembler à ces gouvernements misérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux et contradictoires! Il aurait donné un édit à Adam, un autre à Seth, un troisième à Noé, un quatrième à Abraham, un cinquième à Moïse, un sixième à Jésus, et de nouveaux édits encore à chaque concile; et tout aurait

changé, depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal jusqu'à la bulle *Unigenitus* du jésuite Letellier*! Croyez-moi, tremblez d'outrager Dieu en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule, et même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de Dieu, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNÊTE HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale; mais que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, et gravée au cœur de tous les hommes!

Si Jésus a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron comme chez le Chinois, *Aime ton prochain comme toi-même;* la loi des chrétiens a été, *Déteste ton prochain comme toi-même*[1]. Athanasiens, persécutez les eusébiens, et soyez persécutés; cyrilliens, écrasez les enfants des nestoriens contre les murs; guelfes et gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années, pour savoir si Jésus a ordonné au

* Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* le mot BULLE.

[1] * Cette parodie du verset 39, ch. XXII, de Matthieu, est visiblement le sens des versets 21, 22, 36 et 37, ch. X, du même évangéliste. (CLOG.)

prétendu successeur de Simon Barjone de détrôner les empereurs et les rois, et si Constantin a cédé l'empire au pape Silvestre. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en Dieu à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris, si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot, Balthazar Gérard, Jacques Clément, Châtel, Guignard, Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de Dieu, Alexandre VI, souillé de meurtres et d'empoisonnements, dort dans les bras de sa fille Lucrèce; que Léon X nage dans les plaisirs, que Paul III enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que Jules III fait son porte-singe cardinal[1] (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur); tandis que Pie IV fait étrangler le cardinal Caraffe, que Pie V fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard Buon-Compagno, que Clément VIII donne le fouet au grand Henri IV sur les fesses des cardinaux d'Ossat et Duperron. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages: et puis envoyez frère Trigaut et frère Bouvet prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

[1]* Les Italiens le nommaient *il cardinale Scimia*. (Clog.)

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité, contre laquelle on se débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, et que les bonnes lois ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de Jésus-Christ.

L'HONNÊTE HOMME.

Des miracles? juste ciel! et quelle religion n'a pas ses miracles? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodote et les Tite-Live, par cent auteurs respectés des nations; et vous croyez à des aventures de la Palestine racontées, dit-on, par Jean et par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs et chez les Romains, dans des livres faits sans doute long-temps après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes, qui fourmillent de contradictions à chaque page! Par exemple, il est dit dans l'*Évangile de saint Matthieu* que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple et l'autel, retombera sur les Juifs[1]: or on voit dans l'his-

[1] Matthieu, ch. XXIII, v. 35, et Flav. Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. IV. chap. XIX. (CLOG.)

toire de Flavius Josèphe que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple et l'autel pendant le siége de Jérusalem par Titus: donc cet *Évangile* ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles? pour être condamné à la potence chez les Juifs! Quoi! il aurait ressuscité des morts, et il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, et de mourir du dernier supplice! S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, et d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, et des miracles de Jésus pour faire mourir Jésus en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, et une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées, et je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE HOMME.

Sans doute, l'ame demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poison? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer et par les flammes? Quelle horreur infer-

nale! Ah! si votre religion était de Dieu, la soutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il besoin de dire: Crois, ou je te tue? La religion entre l'homme et Dieu est l'adoration et la vertu; c'est entre le prince et ses sujets une affaire de police; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons Dieu sincèrement, simplement, et ne trompons personne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raisonnable, universelle; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, et non pas pour quelque petite province privilégiée. Il est absurde, odieux, abominable, d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux et qu'il plonge presque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle? vous le savez; c'est d'adorer Dieu et d'être juste.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie?

L'HONNÊTE HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatisme commence; la fourberie achève. Un homme puissant vient; il voit une foule qui s'est mis une selle sur le dos et un mors

à la bouche; il monte sur elle et la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'état, le gouvernement n'est plus occupé qu'à proscrire tous les moyens par lesquels elle s'est établie. Elle a commencé par des assemblées secrètes; on les défend.

Les premiers apôtres ont été expressément envoyés pour chasser les diables; on défend les diables: les apôtres se fesaient apporter l'argent des prosélytes; celui qui est convaincu de prendre ainsi de l'argent est puni: ils disaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes [1], et sur ce prétexte ils bravaient les lois; le gouvernement maintient que suivre les lois c'est obéir à Dieu. Enfin la politique tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue et le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe; vous serez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE HOMME.

Quoi donc! ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité et de la justice?

[1] * *Actes des Apôtres*, ch. v, v. 29.

LE CALOYER.

Non, vous risqueriez trop; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

L'HONNÊTE HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la vérité universelle, quand il s'agit de Dieu!

LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes. On est obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Église grecque.

L'HONNÊTE HOMME.

Elle est esclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'Église romaine?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche simoniaque qui achète sa honteuse dignité d'un grand visir, ni d'un prêtre qui s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux tel que je suis de vous proposer la religion protestante.

L'HONNÊTE HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment pouvez-vous supposer que saint Pierre ne soit pas plus ancien que Luther, Zuingle, Œcolampade, Calvin, et les réformateurs d'Angleterre, de Danemarck, de Suède, etc.?

L'HONNÊTE HOMME.

Il me semble que la religion protestante n'est inventée ni par Luther ni par Zuingle. Il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'*Évangile* des chrétiens, tandis que les Romains ont chargé le culte de cérémonies et de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images et des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestants

réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses et funestes; ils sont par-tout soumis aux magistrats, et l'Église romaine lutte depuis huit cents ans contre les magistrats. Si les protestants se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; et, puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands: vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE HOMME.

Je vous ai dit ce que je préfèrerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul; il parle à tous les cœurs; nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père et sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses; ces lois sont de Dieu, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernements; Dieu permit les uns et les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter ni l'offenser, pourvu

que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas, en effet, offenser Dieu que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres; que l'assassin d'Uric soit son bien-aimé [1], et que le pieux Antonin lui soit en horreur? N'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'Être suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un Turc pour avoir mangé du porc? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les ognons au rang des dieux; il y en a eu d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est là ce qui est horrible. Les anciens parsis, les sabéens, les Égyptiens, les Grecs, ont admis un enfer: cet enfer est sur la terre, et ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte, autant que vous; et, grace au ciel, je vous ai déja dit que les Turcs, sous qui je vis en paix, ne persécutent personne.

[1] David, *Rois*, liv. II, ch. XI.

L'HONNÊTE HOMME.

Ah! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs!

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi, j'ajoute qu'étant homme, je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches, et de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, et la bienfesance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion, digne de Dieu, que Dieu a gravée dans tous les cœurs; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Éternel, et que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNÊTE HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi, selon ma conscience. Elle me dit de le

craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes, et les talapoins, et de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÊTE HOMME.

Mon Dieu, bénissez ce bon caloyer!

LE CALOYER.

Mon Dieu, bénissez cet honnête homme!

FIN DU DIALOGUE ENTRE UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

XX*.

DU DOUTEUR
ET DE L'ADORATEUR,

PAR M. L'ABBÉ DE TILLADET[1].

LE DOUTEUR.

Comment me prouverez-vous l'existence de Dieu?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'existence du soleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux causes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cause admirable quand je vois des

* Le *Recueil nécessaire* contient aussi ce dialogue, qui conséquemment doit être de 1763 ou 1764.

[1] Jean-Marie de La Marque de Tilladet était mort dès 1715; ce ne pouvait donc être que comme œuvres posthumes que Voltaire publiait ce dialogue, en 1763, et *Tout en Dieu*, commentaire sur Mallebranche, en 1772, sous le nom de cet abbé.

Ce qui attaquait le plus la vraisemblance, c'est que, dans ce dialogue, il fut question des systèmes chimériques de Maupertuis, qui, en 1715, était peut-être encore au collège. (Clog.)

effets admirables. Dieu me garde de ressembler à ce fou[1] qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve pas un architecte, et qu'on ne pouvait démontrer l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée!

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion?

L'ADORATEUR.

C'est non seulement celle de Socrate, qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de Jésus, qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de Jésus, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large au Paraguai? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins, à qui Jésus a donné tant de riches abbayes?

L'ADORATEUR.

Jésus n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir Dieu en mangeant du mouton le vendredi, et en n'allant point à la messe?

[1] Maupertuis. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, volume des *Facéties*.

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que Jésus n'a jamais dit la messe, et qu'il mangeait gras le vendredi et même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple et naturelle de Jésus, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, et contre les superstitions; mais on lui imputa des choses qu'un sage n'a pu ni faire ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, et le maudire parcequ'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déja ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage, quand il dit que Dieu est son père, entend sans doute que Dieu est le père de tous les hommes: le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie et blasphématoire.

Il paraît que les paroles et les actions de ce sage ont été très mal recueillies; que parmi plusieurs

histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce-qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse. Chaque petite société chrétienne avait son *Évangile* particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces *Évangiles* ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un *Évangile,* vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de Jésus n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, et que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, et au bout de trois cents ans on en fit un Dieu; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques, même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés; et enfin dès qu'il a été dominant, il n'a

soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture et par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de Jésus, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à Jésus que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, et ont marché sur la tête des rois. Si Jésus a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens et le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que Jésus observa; elles étaient toutes juives; et nous fesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. Jésus a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; et nous lui donnons deux natures. Jésus a-t-il dit que Marie était mère de Dieu? non; et nous la fesons mère de Dieu. Jésus a-t-il dit qu'il était trin * et consubstantiel? non; et nous l'avons fait consubstantiel et trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez observé précisément comme lui; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien; je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, monsieur, en parlant ainsi, vous n'êtes pas chrétien.

* C'est la traduction du mot latin *trinus*, triple.

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était Jésus, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux à un grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de Paul, meurtrier d'Étienne, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même et persécuté? Pourquoi rompit-il avec Gamaliel, son maître? est-ce, comme le disent quelques Juifs, parceque Gamaliel lui refusa sa fille en mariage, parcequ'il avait les jambes torses, la tête chauve et les sourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les *Actes de Thècle*, sa favorite? a-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a mises sous son nom?

L'ADORATEUR.

Il est assez reconnu que Paul n'est point l'auteur de l'épître aux Hébreux dans laquelle il est dit: « Jésus est autant élevé au-dessus des anges « que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le « leur. » (Ch. I, v. 4.)

Et dans un autre endroit il est dit que « Dieu l'a « rendu pour quelque temps inférieur aux anges. » (Ch. II, v. 7.)

Et dans ses autres épîtres il parle presque tou-

jours de Jésus comme d'un simple homme chéri de Dieu, élevé en gloire.

Tantôt il dit que « les femmes peuvent prier, « parler, prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles « aient la tête couverte, car une femme sans voile « déshonore sa tête. » (I. aux Cor., ch. XI, v. 5.)

Tantôt il dit que « les femmes ne doivent point « parler dans l'église. » (Ibid., ch. XIV, v. 34.)

Il se brouille avec Pierre, parceque Pierre « ne « judaïse pas avec les étrangers, et qu'ensuite « Pierre judaïse avec les Juifs. » Mais ce même Paul va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, et y amène des étrangers, pour faire croire aux Juifs qu'il n'est pas chrétien. Il est accusé d'avoir souillé le temple; le grand-prêtre lui donne un soufflet; il est traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire? il fait deux mensonges impudents au tribun et au sanhédrin; il leur dit: Je suis pharisien et fils de pharisien[1], quand il était chrétien; il leur dit: « On me persécute parceque je crois à la « résurrection des morts. » Il n'en avait point été question; et par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre ensemble et diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection et l'autre ne la croyait pas.

[1] *Actes des Apôtres*, ch. XXIII, v. 6. Voir le *Dictionnaire philosophique*, l'art. RÉSURRECTION, 1re section. (CLOG.)

Voilà, je vous l'avoue, un singulier apôtre; c'est pourtant le même homme qui ose dire « qu'il « a été ravi au troisième ciel, et qu'il y a entendu « des paroles qu'il n'est pas permis de rapporter. » (II. Cor., ch. XII, v. 2, 4.)

Le voyage d'Astolphe* dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbéciles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel[1]? C'est pour établir son autorité parmi eux; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti; c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes et tyranniques: « Si je viens encore une fois « vers vous[2], je ne pardonnerai ni à ceux qui au- « ront péché ni à tous les autres. » (II. Cor. ch. XIII, v. 2.)

Il est aisé de voir dans le galimatias de Paul qu'il conserve toujours son premier esprit de persécuteur, esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au-dessus de leurs semblables, et de vouloir les opprimer: c'est la passion des tyrans. Quoi! Paul, juif, feseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'auront pas péché! Néron, Attila, le pape

* *Orlando furioso*, c. XXXIV.

[1] Deuxième épître aux Cor., ch. XII, v. 4. — [2] Ib., c. XIII, v. 2.

Alexandre VI, ont-ils jamais proféré de si abominables paroles? Si Paul écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, et les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop raison; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé Paul, que pensez-vous des anciens Juifs?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, et ce que les Juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné et proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme? que Dieu ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien et du mal? que Dieu ait défendu à l'homme et à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce

bien et ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, et qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales et leurs vieilles robes? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfants chéris, en larrons et en lâches, et pour les tirer misérablement de l'Égypte, au lieu de leur donner cette fertile Égypte?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son peuple de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations? Vous ne croyez pas que l'ânesse de Balaam ait parlé? Vous ne croyez pas que Samson ait attaché ensemble trois cents renards par la queue? Vous ne croyez pas que les habitants de Sodome aient voulu violer deux anges? Vous ne croyez pas...?

L'ADORATEUR.

Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations; mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parcequ'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde et abominable; mais enfin ce Jésus, que vous aimez, était Juif: il accomplit toujours la loi juive; il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est, encore une fois, une grande contradiction qu'il ait été Juif et que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire: « Je ne suis pas venu apporter « la paix, mais le glaive*; » ces paroles sont affreuses. Un homme sage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde[1], à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par usure; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence: « Aimez Dieu et « votre prochain. » C'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne; c'est ainsi que je suis ami de Jésus; c'est ainsi que je suis chrétien. S'il a été un adorateur de Dieu, ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que Jésus, qui n'ait recommandé la vertu comme Jésus.

* Matthieu, ch. x, v. 34. — [1] Matthieu, ch. xiii, v. 34.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc! je suis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Aristide, de Cicéron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, d'Épictète, de Jésus.

Je dirai avec Épictète: « C'est Dieu qui m'a créé, « Dieu est au-dedans de moi, je le porte par-tout; « pourquoi le souillerais-je par des pensées ob- « scènes, par des actions basses, par d'infames « desirs? Je réunis en moi des qualités dont cha- « cune m'impose un devoir; homme, citoyen du « monde, enfant de Dieu, frère de tous les hom- « mes, fils, mari, père; tous ces noms me disent: « N'en déshonore aucun.

« Mon devoir est de louer Dieu de tout, de le « remercier de tout, de ne cesser de le bénir qu'en « cessant de vivre. »

Cent maximes de cette espèce valent bien le sermon de la montagne*, et cette belle maxime, « Bienheureux les pauvres d'esprit**. » Enfin j'adorerai Dieu, et non les fourberies des hommes; je servirai Dieu, et non un concile de Chalcédoine, ou un concile *in trullo;* je détesterai l'infame superstition, et je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie.

* Matthieu, ch. v. — ** Id., ch. v, v. 3.

FIN DU DIALOGUE DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR.

XXI.

CU-SU ET KOU,

OU

ENTRETIENS DE CU-SU,

DISCIPLE DE CONFUTZÉE,

AVEC LE PRINCE KOU,

FILS DU ROI DE LOW,

TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN,

417 ANS AVANT NOTRE ÈRE VULGAIRE.

TRADUIT EN LATIN PAR LE P. FOUQUET,

CI-DEVANT EX-JÉSUITE.

Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, n° 42759.

1764.

XXI*.

CU-SU ET KOU,

OU

ENTRETIENS DE CU-SU

AVEC LE PRINCE KOU.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel (Chang-ti)?

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, et cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre: ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

* Cet article parut pour la première fois dans la première édition du *Dictionnaire philosophique*, sous le mot CATÉCHISME CHINOIS.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner; vous devez être sage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel et les planètes!

CU-SU.

Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable et notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable et la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel et la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme sottise; il n'y a point de ciel; chaque planète est entourée de son atmosphère, comme d'une coque, et roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui: il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitants de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se

rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel; c'est comme si nous disions : Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel et la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel et la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car, si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils, et fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire *le ciel et la terre* que de dire *les montagnes et un grain de sable.* Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliards d'univers devant lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatrième ciel, et avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfants et aux vieilles: nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile; elle est à quinze cent mille millions de *lis* de notre petit globe; il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux: ne voilà-t-il pas un dessein marqué? ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? qui fait des lois, sinon un législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

KOU.

Mais qui a fait cet ouvrier? et comment est-il fait?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre: Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre; tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idée de cet être-là; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi; et ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

FIN DU PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature?

KOU.

Oui; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, et il est donc par-tout; il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même?

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je serais donc moi-même une partie de la Divinité?

CU-SU.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière; est-il lumière cependant lui-même? ce n'est que du sable, et rien de plus. Tout est en Dieu, sans doute; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'est pas comme l'empereur de la Chine, qui habite son palais, et qui envoie ses ordres par des colao. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que

son existence remplisse tout l'espace et tous ses ouvrages; et puisqu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance et sans honte devant l'Être suprême?

CU-SU.

Être juste.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Être juste.

KOU.

Mais la secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juste ni injuste, ni vice ni vertu.

CU-SU.

La secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni santé ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande et plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres: est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre, de secourir sa

mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir; je déteste la secte de Laokium: mais il y a tant de nuances du juste et de l'injuste! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis ou ce qui est défendu? Qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien et le mal? quelle régle me donnerez-vous pour les discerner?

CU-SU.

Celle de Confutzée, mon maître: « Vis comme « en mourant tu voudrais avoir vécu; traite ton « prochain comme tu veux qu'il te traite. »

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain; mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? qu'y gagnerai-je? Cette horloge, quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point; elle ne peut avoir des remords, et vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si, après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors il faudra vous étouffer; et soyez sûr que

parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi Dieu, qui est en eux, leur permettra d'être méchants après m'avoir permis de l'être?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raison: n'en abusez ni vous, ni eux. Non seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute seul, vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point.

CU-SU.

Je vous en défie.

FIN DU SECOND ENTRETIEN.

TROISIÈME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me poussez, Cu-su. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste en moi quelque chose qui sente et qui pense après moi. Or comme avant ma naissance rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent; et cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active:* mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions; cette mémoire, cette raison, ne sont pas, sans doute, des choses à part; ce ne sont pas des êtres existants dans nous; ce ne sont pas de

petites personnes qui aient une existence particulière; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame, qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme? c'est Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvements et les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance et un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement et de la pensée? Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère; je trouve Vulcain un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des pla-

* Voyez, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article Ame, onzième section.

nètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière:* pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus: que serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes et des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme et entre dans le corps d'une femme, et qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe? et si ce germe meurt, que deviendra cette ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde; et non seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux; car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; et si une ame est nécessaire pour former ces sentiments, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphants, pour les

pores, pour les hiboux, pour les poissons, et pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage?

Voilà une très petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi; et ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Être suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, et dès lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, et que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes: il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière; pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin qui, ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort? Oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame? non, sans doute: et si cela est possible, n'est-il pas très vraisemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejeter un système si beau et si nécessaire au genre humain? et quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embrasser ce système, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement et la vie à tout; et s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même? à quoi me servirait cette ame? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang et aux esprits animaux: Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien! si Dieu même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous; et s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un et dans l'autre système vous avez une volonté; vous êtes libre; c'est-à-dire

vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez: servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice?

KOU.

Sans doute; et s'il était possible qu'il cessât de l'être (ce qui est un blasphème), je voudrais, moi, agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, et de punir les criminelles quand vous serez sur le trône? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire? Vous savez qu'il est et qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses et des crimes impunis; il est donc nécessaire que le bien et le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, et de la justice divine qui les juge quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable, plus convenable à la Divinité, et plus utile au genre humain?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce système? vous savez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous [1], qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie Pétrée; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle; ils ont leurs *cinq Livres* [2], comme nous avons nos *cinq Kings:* j'en ai lu la traduction: leurs lois, nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères ni homicides; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenses ni de châtiments dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babyloniens, les Égyptiens, les Indiens, et toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? Dieu

[1] Ce sont les Juifs des dix tribus qui, dans leur dispersion, pénétrèrent jusqu'à la Chine; ils y sont appelés *Sinous*.

[2] Nommés, à cause de cela, *Pentateuque*. (CLOG.)

vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle; c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompensé ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi; je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu : Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme?

KOU.

Eh bien, soit, je me rends[1]; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire

[1] Eh bien! tristes ennemis de la raison et de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions*. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames

* L'auteur parle des premières éditions du *Dictionnaire philosophique*, dont ce dialogue fesait partie.

à l'Être suprême; je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espèrerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples et pour les princes, mais le culte de Dieu m'embarrasse.

bien sottes et bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable et utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps : ils vous disent seulement que vous êtes des ignorants. N'en rougissez pas : tous les sages ont avoué leur ignorance; aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. Gassendi, en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi : « Vous « savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de sub- « stance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle « qui, sentant la chaleur du soleil, croirait avoir une idée distincte « de cet astre. » Lisez le reste de cette admirable lettre à Descartes, lisez Locke, relisez cet ouvrage-ci attentivement, et vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur : vous verrez que, sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse et avec justice, qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfesant, indulgent; ressembler à Cu-su et à Kou, et non pas à Thomas d'Aquin ou à Scot, dont les ames étaient fort ténébreuses, ou à Calvin et à Luther, dont les ames étaient bien dures et bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

N. B. Dans la censure que la Sorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé Raynal, les sages maîtres ont dit en latin que M. de Voltaire avait nié la spiritualité de l'ame, et en français qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice versâ*.

FIN DU TROISIÈME ENTRETIEN.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre *Chu-king*, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, et vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Être suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année; vous êtes roi et pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir: y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières; mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules; car, quand j'aurai bien crié que « la montagne du Chang-ti est « une montagne grasse, et qu'il ne faut point re-« garder les montagnes grasses; » quand j'aurai fait enfuir le soleil et sécher la lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'Être suprême, utile à mes sujets et à moi-même?

Je ne puis sur-tout souffrir la démence des sectes qui nous environnent; d'un côté je vois Laotzé, que sa mère conçut par l'union du ciel et de la terre, et dont elle fut grosse quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement et du dépouillement universel qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, et à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, et qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît sur-tout, c'est que de telles rêveries soient continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner; ils se rendent respectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns se privent toute leur vie des aliments les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime; les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très dignes; ils s'enfoncent des clous dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaise, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si

extravagante et si dangereuse? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, et de tous ceux de l'Asie; mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est au corps! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parcequ'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; et, s'il est sage, il lui sera très aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à Daon, sixième roi de Chaldée, il y a quelque quatre mille ans?

KOU.

Non, je n'en sais rien; vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate; ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autre-

fois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long et un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens pour savoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, et on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis, après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner : il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu? dit-il aux docteurs; Oui, sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité : et le brochet fut mangé par le roi et ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs et un croissant sur la queue; ils assurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*,

et qu'il était laité : il fut frit comme l'autre, et reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, et n'ayant pas déjeûné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur diner; ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi Daon; et les citoyens, depuis ce temps, firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi Daon, et je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai (sans faire violence à personne), qu'on adore des Fo et des brochets.

Je sais que dans le Pégu et dans le Tunquin il y a de petits dieux et de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, et qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, et faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, et que

le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur! L'Être éternel ne serait-il que le Dieu de l'île Formose ou de l'île Bornéo? abandonnerait-il le reste de l'univers? Mon cher Cu-su, il est le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand empereur Hiao.

FIN DU QUATRIÈME ENTRETIEN.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi?

KOU.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'est pas assez de ne point faire de mal, vous ferez du bien; vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, et non pas en dotant la fainéantise; vous embellirez les grands chemins; vous creuserez des canaux; vous élèverez des édifices publics; vous encouragerez tous les arts; vous récompenserez le mérite en tout genre; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'est ce que j'appelle n'être point injuste; ce sont là autant de devoirs.



CU-SU.

Vous pensez en véritable roi; mais il y a le roi et l'homme, la vie publique et la vie privée. Vous allez bientôt vous marier; combien comptez-vous avoir de femmes?



KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des sept cents femmes[1], et des trois cents concubines, et des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît sur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois: eh bien! qu'ils fassent donc des enfants sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs! Voilà une singulière façon de servir le genre humain, que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain! Le bon petit lama[2] nommé *Stelca ed isant Errepi* voulait dire « que tout prêtre devait faire le plus d'enfants

[1] * *Rois*, liv. III, ch. XI, v. 3.

[2] *Stelca ed isant Errepi* signifie, en chinois (l'abbé) Castel de Saint-Pierre.

« qu'il pourrait; » il prêchait d'exemple, et a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les lamas et bonzes, lamesses et bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils en seront certainement meilleurs citoyens, et je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU.

Oh! le bon prince que nous aurons là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes et des sujets; car enfin on ne peut pas passer sa journée à faire des édits et des enfants: vous aurez sans doute des amis?

KOU.

J'en ai déja, et de bons, qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, et je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Éreville*, et même que les sachets du grand Lanourt**. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien; l'amitié est assez sacrée d'elle-même; ne la commandez jamais; il faut que le cœur soit libre; et puis, si vous fesiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémo-

* Lelièvre. — ** Arnoult.

nie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant et en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ses ennemis! eh, mon Dieu! rien n'est si commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de Décon contre le prince de Vis-Brunck[1]: dès qu'un de nos ennemis était blessé et tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère: nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés et prisonniers, et nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre; nous les avons servis nous-mêmes: que voulez-vous de plus? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse?

[1] C'est une chose remarquable qu'en retournant Décon et Vis-Brunck, qui sont des noms chinois, on trouve Condé et Brunsvick, tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre!

CU-SU.

Je suis très édifié de tout ce que vous me dites, et je voudrais que toutes les nations vous entendissent; car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinents pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas! les malheureux! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire et écrire, et ils prétendent enseigner leurs maîtres!

FIN DU CINQUIÈME ENTRETIEN.

SIXIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce sont des préceptes de politique et de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfesance, la tolérance, etc. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits-enfants; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville: mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, et j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle? nommez-la vite; je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'est l'hospitalité; cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de cer-

tains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, et qui est obligé par toutes les lois divines et humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, et d'être mon ami intime!

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame; et avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin c'est à eux de nous enseigner la justice, parcequ'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, et qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU.

Je trouve l'hospitalité fort bonne; je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le Grand-Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, et qui voyageraient pour rien

d'un bout du monde à l'autre; et quand vous irez au Grand-Thibet jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

CU-SU.

L'inconvénient est petit; il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers; et c'est parcequ'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée est sage et saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences; en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième:

« Reconnais les bienfaits par des bienfaits, et « ne te venge jamais des injures. »

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure? En combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité! Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que Confutzée et les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte: il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre; mais j'ai au moins l'hu-

milité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez.

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en sait davantage que son malade en délire; celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection; elle est le correctif de l'amour-propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien! c'est dans l'exercice de toutes ces vertus et dans le culte d'un Dieu simple et universel que je veux vivre, loin des chimères des sophistes et des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, et l'amour de Dieu ma religion. Je mépriserai le dieu Fo, et Laot zée, et Vitsnou qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, et Sammonocodom qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, et les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécile et assez

barbare pour penser qu'il y a un dieu pour sa seule province! c'est un blasphème. Quoi! la lumière du soleil éclaire tous les yeux, et la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite et chétive nation dans un coin de ce globe! quelle horreur, et quelle sottise! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, et les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage Kou! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, et vous êtes devenu le mien.

FIN DU DIALOGUE ENTRE CU-SU ET KOU.

XXII*.

L'INDIEN

ET LE JAPONAIS.

1764.

L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonais ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand lama, que ce grand lama décidait souverainement de leur boire et de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs; et qu'il vous donnait en échange un signe de protection fait avec les deux premiers doigts et le pouce.

LE JAPONAIS.

Hélas! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi[1], qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le lama, et n'étaient pas données pour l'amour de

* Ce dialogue fesait aussi, sous le titre de *Cathéchisme du Japonais*, partie de la première édition du *Dictionnaire philosophique*.

[1] Les *canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*[1]. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; et même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs[2] se brouilla avec le grand lama pour une femme: mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos canusi, autrement pauxcospie[3]; c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug; et voici comment.

Le grand lama avait uue plaisante manie, il croyait avoir toujours raison; notre daïri et nos canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand lama trouva cette prétention ab-

[1] Reliques, de *reliquiæ*, qui signifie *restes*.

[2] Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant solennellement épousé Anne de Boulen, en 1553, se brouilla effectivement avec Clément VII, qui avait soutenu trop imprudemment, au moins quant à ses intérêts, la solidité de l'union contractée d'abord entre le monarque et Catherine d'Aragon. (Cloc.)

[3] Pauxcospie, anagramme d'*épiscopaux*.

surde; nos canusi n'en démordirent point, et ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien! depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux et tranquilles?

LE JAPONAIS.

Point du tout; nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés, pendant près de deux siècles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi? S'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts; mais on en dispute, et la querelle s'échauffe.



LE JAPONAIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps, et qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, et c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire et de manger?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxch [1], qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet: d'ailleurs, grands calculateurs; et s'il y a une once d'argent à partager entre eux et les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, et le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guère avec ces gens-là.

LE JAPONAIS.

Non. Il y a ensuite les pispates [*] qui, certains jours de chaque semaine, et même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent

[1] On voit assez que les *Breuxch* sont les Hébreux, *et sic de cæteris*

[*] Papistes.

fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le bœuf et une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais du *pudding*. Au reste tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savants que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le *garum* des Romains, n'a mieux connu les ognons de l'ancienne Égypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares; et il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh* *, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal* **, ni des baptistapanes ***, ni des autres; mais les quekars**** méritent une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aie jamais vus s'enivrer et jurer. Ils sont très difficiles à tromper; mais ils ne vous tromperont jamais. semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car, en vérité, comment un bon Japonais peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même,

*Luther. — **Calvin. — ***Anabaptistes. — **** Quakers.

quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expose lui-même à être égorgé ou à recevoir des balles de plomb : ainsi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très peu, et que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que, si je n'étais pas canusi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres, en très grand nombre, qu'on appelle diestes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, et vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, saumon, vin gris, vin rouge; tout cela leur est indifférent : pourvu que vous fassiez quelque prière à Dieu avant ou après le dîner, et même simplement avant le déjeuner, et que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand lama, à qui cela ne fera nul mal, et aux dépens de Terluh, de Vincal,

* Déistes.

et de Memnon, etc. Il est bon seulement que nos diestes avouent que nos canusi sont très savants en cuisine, et que sur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du roi.

LE JAPONAIS.

Je l'avoue; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, et il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'état: tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupements sont souverainement défendus, et punis sur-le-champ sans rémission; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de

notre grand cuisinier japonais qui a écrit dans la langue sacrée, SUTI RAHO CUS FLAC [1] :

« Natis in usum lætitiæ scyphis
« Pugnare Thracum est.... »
HORACE, liv. I, ode XXVII.

ce qui veut dire : Le dîner est fait pour une joie recueillie et honnête, et il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos taicosema ; nos richesses augmentent, nous avons deux cents jonques de ligne, et nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur Recina, fils de ce poëte indien Recina [2] si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ou-

[1] * Anagramme de HORATIUS FLACCUS.

[2] Racine ; probablement Louis Racine, fils de l'admirable Racine.

N. B. Cet Indien Recina, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sauces que quand Brama, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la sauce à ses favoris ; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, et que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, et on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

« God never acts by partial will, but by general laws. »

vrage didactique en rimes, intitulé *la Grace* et non *les Graces*,

> Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
> N'est plus qu'un triste amas de folles visions* ?

LE JAPONAIS.

Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable? que nous seuls avons enseigné aux hommes les lois primitives de la nature et le calcul de l'infini? que, s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous, et qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, et qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques.

* Ces vers sont du chant IV du *Poëme de la Grace*, où ils commencent ainsi :

> Cette île, de chrétiens féconde pépinière,
> L'Angleterre, où jadis brilla.....

L'INDIEN.

Que voulez-vous, il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, et les siens propres.

LE JAPONAIS.

Oh! voilà trop de préjugés.

FIN DU DIALOGUE ENTRE L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

XXIII*.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN ET DU JARDINIER KARPOS.

1765.

TUCTAN.

Eh bien! mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes; mais ils sont bons..... De quelle religion es-tu à présent?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me fesait dire que l'*agion pneuma* n'était produit que du *tou patrou;* on me fesait prier Dieu tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Véni-

* Ce dialogue, sous le titre de *Catéchisme du jardinier*, ne parut, dans le *Dictionnaire philosophique*, que dans l'édition de 1765 : c'est une des huit additions que l'auteur y avait faites.

19

tiens sont venus; alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*agion pneuma* venait du *tou patrou* et du *tou uiou*, m'a permis de manger du lait, et m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs sont revenus, et ont chassé les Vénitiens; alors il a fallu renoncer au *tou uiou* et à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs; et je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces. Je ne sais plus trop ce que je suis; j'aime Dieu de tout mon cœur, et je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha; mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi cela? misérable!

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme: il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle; ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha?

KARPOS.

Très fidèle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton papa grec fesait une conspiration contre moi, et s'il t'ordonnait de la part du *tou patrou* et du *tou uiou* d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être?

KARPOS.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occasion si belle?

KARPOS.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance, et que je sais bien que le *tou patrou* n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN.

J'en suis bien aise; mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'île et me chassaient, me serais-tu fidèle?

KARPOS.

Eh! comment alors pourrais-je vous être fidèle, puisque vous ne seriez plus mon bacha?

TUCTAN.

Et le serment que tu m'as fait, que deviendrait-il?

KARPOS.

Il serait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus. N'est-il pas vrai (sauf respect) que si vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien?

TUCTAN.

La supposition est incivile, mais la chose est vraie.

KARPOS.

Eh bien! si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort; car vous auriez un successeur, auquel il faudrait que je fisse un autre serment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien? c'est comme si, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raisonneur: tu as donc des principes?

KARPOS.

Oui, à ma façon: ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent; et si j'en avais davantage, ils m'embarrasseraient.

TUCTAN.

Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS.

C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, et bon jardinier; je ne vais pas au-delà, et j'espère que Dieu me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le sache? est-ce à moi à deviner comment Dieu en use avec les bachas? C'est une affaire entre vous et lui; je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet! je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami; Alla vous ait en sa sainte garde!

KARPOS.

Grand merci. Théos ait pitié de vous, mon bacha!

FIN DU DIALOGUE ENTRE TUCTAN ET KARPOS.

XXIV*.

ANDRÉ DESTOUCHES

A SIAM.

André Destouches[1] était un musicien très agréable dans le beau siècle de Louis XIV, avant que la musique eût été perfectionnée par Rameau, et gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au naturel et aux graces.

Avant d'avoir exercé ses talents, il avait été mousquetaire; et avant d'être mousquetaire, il fit, en 1688, le voyage de Siam avec le jésuite Tachard, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau; et Destouches parla toujours avec admiration du P. Tachard le reste de sa vie.

Il fit connaissance, à Siam, avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait Croutef: et il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à Croutef, avec les réponses

* Ce dialogue doit être de 1766. Il a du moins été imprimé cette année à la suite du *Philosophe ignorant*, et sous le titre de *Supplément au Philosophe ignorant*.

[1]* André Cardinal Destouches, né à Paris en 1672, mort en 1749. (Clog.)

de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers:

ANDRÉ DESTOUCHES.

Combien avez-vous de soldats?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Et de talapoins?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéants et très riches. Il est vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus; mais, en récompense, nos talapoins ont fait très grande chère, bâti de belles maisons, et entretenu de très jolies filles.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage et de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir; et s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, et qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'état.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Bravo! Et votre jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les lois. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes; car on sait qu'une coutume, ayant été établie au hasard, est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province, comme les habillements et les coiffures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi, et un agrément infini pour les juges, qui peuvent, en sûreté de conscience, décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Mais pour le criminel, vous avez du moins des lois constantes?

CROUTEF.

Dieu nous en préserve! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour, selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de monsieur le barcalou; mais nous voulons que tous nos jugements soient arbitraires.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-vous?

CROUTEF.

C'est notre plus grand plaisir; nous avons trouvé que c'est un secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrets forts et souples, les bras nerveux et les reins doubles; et nous rouons gaiement tous les innocents à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse et une prudence merveilleuses. Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocents et des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeuner; ensuite vient la mort tout entière, ce qui nous donne dans le monde une grande considération, qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Rien n'est plus prudent et plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés?

CROUTEF.

Les enfants en sont privés[1]: car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendants d'une faute de leur père.

[1] Voir le *Commentaire sur le livre des Délits et des peines; Politique et législation*, article *de la Confiscation*. (CLOG.)

ANDRÉ DESTOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao, nos voisins, n'admettent ni la question ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, et que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances, et sur-tout dans l'art militaire.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magistrature?

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents causes avec succès, en vain on aurait un esprit rempli de justesse et un cœur plein de justice: on ne peut parvenir à aucune magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie, et sur-tout de ces barbares de

Lao, qui ont la manie de récompenser tous les talents, et de ne vendre aucun emploi.

André Destouches, qui était un peu distrait, comme le sont tous les musiciens, répondit au Siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordants, et voulut s'informer à fond de la musique siamoise; mais Croutef, plein de son sujet, et passionné pour son pays, continua en ces termes: Il m'importe fort peu que nos voisins qui habitent par-delà nos montagnes aient de meilleure musique que nous, et de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois sages et humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonstances où, une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en fesant pendre la mère, moyennant quoi elle est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cent mille pièces d'or, nous le respectons et nous allons dîner chez lui; mais si une pauvre servante s'approprie maladroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la cassette de sa maîtresse, nous ne manquons pas de tuer cette servante en place publique; premièrement, de peur qu'elle ne se corrige; secondement, afin qu'elle ne puisse donner à l'état des enfants en grand nom-

bre, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troisièmement, parcequ'il est juste de proportionner la peine au crime, et qu'il serait ridicule d'employer dans une maison de force, à des ouvrages utiles, une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encore plus justes, plus cléments, plus raisonnables, dans les châtiments que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un si prodigieux salaire, ils ont une part si considérable à nos conquêtes, qu'ils sont sans doute les plus criminels de tous les hommes lorsque, s'étant enrôlés dans un moment d'ivresse, ils veulent s'en retourner chez leurs parents dans un moment de raison. Nous leur fesons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire rester en place[1], après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions qui ne vont pas à la vérité jusqu'à verser le sang des hommes, mais qui

[1] Louis XVI, à son avènement au trône, abolit la peine de mort que subissaient les déserteurs. (Clog.)

rendent la vie si douce et si agréable, qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il point payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite et son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il sera débarrassé de son superflu.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Voilà qui est tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde sagesse, sachez que notre base fondamentale consiste à reconnaître pour notre souverain, à plusieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques uns de nos talapoins, ce qui est très prudent, il faut que ce talapoin siamois paie la première année de son revenu à ce tondu tartare*, sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le temps, l'heureux temps, où ce tondu fesait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était dé-

* Depuis la révolution, on ne connait plus en France les annates. On appelait annates l'impôt prélevé par le pape du revenu d'une année pour les bulles de certains bénéficiers, des évêques, etc.

guisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours[1] sur le côté droit ou sur le gauche? Ces grandes questions, qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits : elles ébranlaient le monde; le sang coulait pour elles : on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris; on écrasait leurs petits enfants[2] sur la pierre avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfants dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fesons plus de ces saints sacrifices! Mais au moins il nous reste, graces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma et deux semi-comma, et si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3, et 9.

CROUTEF.

Par Sammonocodom, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, et vous me parlez de musique.

ANDRÉ DESTOUCHES.

La musique tient à tout, elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon; puisque vous avez l'oreille dure, revenons à notre

[1] Ézéchiel, chap. IV, v. 4. — [2] David, ps. 136, v. 9.

propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait...

CROUTEF.

Je vous disais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait; mais il en résultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à Sammonocodom et à son éléphant que dans nos jours, où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Et que voulez-vous de plus? il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

FIN DU DIALOGUE D'ANDRÉ DESTOUCHES A SIAM.

XXV.

LE DINER

DU COMTE

DE BOULAINVILLIERS.

1767.

XXV*.

LE DINER

DU COMTE

DE BOULAINVILLIERS'.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

Quoi! monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre humain que la religion apostolique, catholique et romaine?

* L'édition originale (ou qui paraît telle), imprimée en gros caractères, a soixante-deux pages in-8°. Trois ans après il en parut une prétendue réfutation sous ce titre : *Le mauvais diner*, ou *Lettres sur le diner du comte de Boulainvilliers, par le P. Louis Viret cordelier conventuel*; à Paris, chez Bailly, 1770, in-8° de viij et 282 pages imprimées en plus petits caractères que l'ouvrage réfuté. Il faut que l'opuscule de Voltaire soit bien fort de choses pour que son adversaire ait eu besoin d'un si long temps et d'un si long *factum*. Eh bien! la concision est peut-être la qualité dont approche le plus le R. P. Louis Viret, cordelier éventuel.

'* La lettre du 18 janvier 1768, à Damilaville; celles du 22 à

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philosophie étend son empire sur tout l'univers, et votre Église ne domine que sur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Être éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

Morellet et à Marmontel, ainsi que celle du 23, à d'Argental, prouvent que ce dialogue, dont Voltaire se défendait vivement d'être l'auteur, parut à la fin de 1767. Dans ces lettres, ainsi que dans plusieurs autres, de janvier et de février 1768, qui font partie de la correspondance générale, il ne se contenta pas d'attribuer ce *rogaton* à Saint-Hyacinthe, il prétendit encore que ce dernier l'avait fait imprimer en Hollande, en 1728.

On aurait lieu de s'étonner qu'il fût question, à la table du comte de Boulainvilliers, mort le 23 janvier 1722, des *convulsions* dont les premières furent postérieures au mois d'avril 1727 (voir la note 1 *, page 338), si Voltaire eût dû se piquer d'exactitude chronologique en ce dialogue. Mais ce qu'il n'eût pas dû oublier, quand il insinuait que le *Diner* avait paru dès 1728, c'est que l'*Histoire critique de la Philosophie*, publiée pour la première fois en 1737, y était citée, et que le caractère anti-chrétien de Fréret n'y était peint si hardiment, que parcequ'on attribuait, en 1766, à celui-ci, un ouvrage qui ne parut qu'à cette époque (note 2 *, page 323), et qui était de l'évêque de Burigny. (CLOG.)

L'ABBÉ.

Eh bien! n'est-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE.

Si c'est là ce que vous annoncez, nous sommes d'accord: je suis bon catholique, et vous êtes bon philosophe; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philosophie religieuse et sainte, ni par des sophismes et des absurdités qui outragent la raison, ni par la cupidité effrénée des honneurs et des richesses qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités et la modération de la philosophie; alors cette philosophie adoptera la religion pour sa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permission, ce discours sent un peu le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne cesserez de nous conter des fagots, et de vous servir de fagots allumés au lieu de raisons, vous n'aurez pour partisans que des hypocrites et des imbéciles. L'opinion d'un seul sage l'emporte sans doute sur les prestiges des fripons, et sur l'asservissement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philosophie; je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion.

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'est déja une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres ; et à moi il ne faut que quatre mots : *Sers Dieu, sois juste.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : « Contrains-les d'entrer[1], » dont on abuse avec tant de barbarie ; et celles-ci : « Je suis venu apporter « le glaive et non la paix[2] ; » et celles-là encore : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit regardé « comme un païen, ou comme un receveur des « deniers publics[3] ; » et cent maximes pareilles, effraient le sens commun et l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur et de plus odieux que cet autre discours : « Je leur parle en paraboles, « afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en « écoutant ils n'entendent point[4]. » Est-ce ainsi que s'expliquent la sagesse et la bonté éternelles?

Le Dieu de tout l'univers, qui se fait homme pour éclairer et pour favoriser tous les hommes,

[1] Luc, ch. xiv, v. 23. — [2] Matthieu, ch. x, v. 34. — [3] *Idem*, ch. xviii, v. 17. — [4] *Idem*, ch. xiii, v. 13.

a-t-il pu dire : « Je n'ai été envoyé qu'au troupeau « d'Israël[1], » c'est-à-dire à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Est-il possible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devaient rien payer; que les rois « ne reçoivent des impôts « que des étrangers, et que les enfants en sont « exempts[2]? »

L'ABBÉ.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différents.

LE COMTE.

Juste ciel! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaire, et à qui l'on fait dire perpétuellement le pour et le contre? qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, et dont les auteurs, si peu avérés, se contredisent à chaque page?

L'ABBÉ.

Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très content du discours sur la montagne.

LE COMTE.

Oui; on prétend que Jésus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère raca[3], comme vos

[1] Matthieu, ch. XV, v. 24. — [2] *Idem*, ch. XVII, v. 24, 25, 26. — [3] *Idem*, ch. V, v. 22.

théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de Moïse, que vous avez en horreur[1]. Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit[2]. Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parceque le royaume des cieux est à eux[3]. Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé pourrisse et meure en terre pour germer[4]; que le royaume des cieux est un grain de moutarde[5]; que c'est de l'argent mis à usure[6]; qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parents quand ils sont riches[7]. Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées; j'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu: mais ayez la bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici:

« C'est Dieu qui m'a formé; Dieu est par-tout et dans moi: oserai-je le souiller par des actions criminelles et basses, par des paroles impures, par d'infames desirs?

« Puissé-je, à mes derniers moments, dire à Dieu: O mon maître! ô mon père! tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté; tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point

[1] Matthieu, ch. v, v. 17. — [2] *Idem, ib.*, v. 13. — [3] *Idem, ib.*, v. 3. — [4] *I. Épître de Paul aux Corinth.*, ch. xv, v. 36. — [5] Luc. ch. xiii, v. 19. — [6] Matthieu, ch. xxv. — [7] Luc, ch. xiv, v. 12.

voulu la grandeur; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. Je sors de ce magnifique spectacle en te rendant grace de m'y avoir admis pour me faire contempler l'ordre admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela est admirable; dans quel père de l'Église avez-vous trouvé ce morceau diviu? est-ce dans *saint Cyprien*, dans *saint Grégoire de Nazianze*, ou dans *saint Cyrille?*

LE COMTE.

Non; ce sont les paroles d'un esclave païen, nommé *Épictète;* et l'empereur *Marc-Aurèle* n'a jamais pensé autrement que cet esclave.

L'ABBÉ.

Je me souviens en effet d'avoir lu, dans ma jeunesse, des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impression: je vous avouerai même que les lois de Zaleucus, de Charondas, les conseils de Confucius, les commandements moraux de Zoroastre, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la sagesse pour le bonheur du genre humain: il me semblait que Dieu avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Cicéron, et plus de sagacité à Archimède, qu'à leurs contem-

porains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie; ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin et un séraphin, entre la grace efficace à laquelle on ne peut résister et la grace suffisante qui ne suffit pas; ils ignoraient que Dieu était mort, et qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques uns. Ah! monsieur le comte, si les Scipion, les Cicéron, les Caton, les Épictète, les Antonin, avaient su que « le père a engendré le fils, et qu'il ne l'a pas fait, « que l'esprit n'a été ni engendré ni fait, mais « qu'il procède par spiration tantôt du père et « tantôt du fils; que le fils a tout ce qui appartient « au père, mais qu'il n'a pas la paternité; » si, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté et de cette force; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes! La consubstantialité sur-tout, monsieur le comte, la transsubstantiation, sont de si belles choses! Plût au ciel que Scipion, Cicéron et Marc-Aurèle eussent approfondi ces vérités! ils auraient pu être grands-vicaires de monseigneur l'archevêque, ou syndics de la Sorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conscience, entre nous et de-

vant Dieu, si vous pensez que les ames de ces grands hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient trouvé leur corps qui sera éternellement rôti avec elles; et cela pour n'avoir pu être syndics de Sorbonne, et grands-vicaires de monseigneur l'archevêque?

L'ABBÉ.

Vous m'embarrassez beaucoup; car « hors de « l'Église point de salut. »

Nul ne doit plaire au ciel que nous et nos amis *.

« Quiconque n'écoute pas l'Église, qu'il soit « comme un païen ou comme un fermier géné- « ral[1]. » Scipion et Marc-Aurèle n'ont point écouté l'Église; ils n'ont point reçu le concile de Trente; leurs ames spirituelles seront rôties à jamais; et quand leurs corps dispersés dans les quatre éléments seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs ames. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste: cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement Socrate, Aristide, Pythagore, Épictète, les Antonins, tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire, et d'accorder la béatitude éternelle à

* Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
MOLIÈRE, *Femmes savantes*, acte III, scène II.

[1] Matthieu, ch. XVIII, v. 17.

l'ame et au corps de François Ravaillac, qui mourut en bon chrétien, bien confessé, et muni d'une grace efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire; car enfin je suis juge de tous les hommes; leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, et j'aurais quelque répugnance à sauver Ravaillac et à damner Scipion.

Il y a une chose qui me console, c'est que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons; nous lisons dans les *Actes de sainte Thècle,* grande théologienne, disciple de saint Paul, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra de l'enfer son amie Faconille, qui avait eu le malheur de mourir païenne[1].

Le grand saint Jean Damascène rapporte que le grand saint Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut: le crâne lui répondit que les prières des théologiens soulageaient infiniment les damnés[2].

Enfin nous savons de science certaine que le grand saint Grégoire, pape, tira de l'enfer l'ame de l'empereur Trajan[3]: ce sont là de beaux exemples de la miséricorde de Dieu.

[1] Voyez Damascène, *Orat. de iis qui in pace dormierunt*, p. 585.
[2] *Apud Grab. Spicileg.* Tome I.
[3] *Eucologe*, c. 96, *et alii lib. græc.*, Damascène, page 588.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard; tirez donc de l'enfer par vos saintes prières Henri IV, qui mourut sans sacrement comme un païen, et mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confessé; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble, et quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner se refroidit; voilà M. Fréret qui arrive, mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

FIN DU PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ.

Ah! madame, vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Église? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parcequ'alors il ruminait, et qu'il n'avait pas le pied fendu [1]; c'était un crime horrible de manger de l'ixion et du griffon [2].

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé; dites-moi de grace ce que c'est qu'un ixion.

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien, madame; mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon et d'esturgeon, pèche mortellement; que son ame sera brûlée en attendant son corps, et que, quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pou-

[1] *Deutéronome*, ch. XIV, v. 7. — [2] *Idem*, v. 12 et 13.

voir être consumés, comme je disais tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

LE COMTE.

Prenez, croyez-moi; Jésus-Christ a dit: Mangez ce qu'on vous présentera[1]. Mangez, mangez; que la honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ.

Ah! devant vos domestiques, un vendredi, qui est le lendemain du jeudi! Ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour Jésus-Christ?

L'ABBÉ.

Il est bien vrai que notre Sauveur n'a jamais connu les distinctions des jours gras et des jours maigres; mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus? et je vous en citerai des exemples.

[1] Luc, ch. x, v. 8.

LA COMTESSE.

Mon dieu! que cela est édifiant! et qu'on voit bien que votre religion est divine!

L'ABBÉ.

Si divine, que dans le pays même où l'on fesait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on fesait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, et que l'Église en use encore ainsi quelquefois; tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes! — A boire.

LE COMTE.

A propos, M. le grand-vicaire, votre Église permet-elle qu'on épouse les deux sœurs?

L'ABBÉ.

Toutes deux à-la-fois, non; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, et la protection : remarquez bien que tout change toujours, et que tout dépend de notre sainte Église. La sainte Église juive, notre mère, que nous détestons, et que nous citons toujours, trouve très bon que le patriarche Jacob épouse les deux sœurs à-la-fois: elle défend dans le *Lévitique* de se marier à la veuve de son frère [1]; elle l'ordonne expressément dans le *Deutéronome* [2]; et la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur, car vous

[1] *Lévitique*, ch. XVIII, v. 16. — [2] *Deutéronome*, ch. XXV, v. 5.

savez que quand Ammon, fils du chaste roi David, viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique et avisée lui dit ces paroles : « Mon frère, ne me faites « pas de sottises, mais demandez-moi en mariage « à notre père, et il ne vous refusera pas [1]. »

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon les temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre, Henri VIII, avec la femme du prince Arthur son frère, de peur que Charles-Quint ne le fît mettre en prison une seconde fois, et ne le fît déclarer bâtard comme il l'était ; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape et monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — A boire.

LA COMTESSE.

Eh bien ! M. Fréret [2], vous ne répondez rien à ces beaux discours, vous ne dites rien !

[1] II. *Rois*, ch. XIII, v. 12 et 13.

[2] * L'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, composé par l'évêque de Burigni, entre 1724 et 1733, dit M. Barbier, mais imprimé pour la première fois, sans nom d'auteur, vers le milieu de 1766, était attribué, comme ouvrage posthume, à Fréret, mort dès 1749. D'après les lettres des 13 et 26 juin, à Damilaville, et du 22 du même mois à d'Argental, il serait difficile de penser que Voltaire partageât cette dernière opinion ; mais il feignit de l'adopter

M. FRÉRET.

Je me tais, madame, parceque j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte Église catholique, apostolique, et romaine? — A boire.

M. FRÉRET.

Parbleu! je dirais que vous êtes des juifs et des idolâtres, qui vous moquez de nous, et qui embourscz notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs et des idolâtres! comme vous y allez!

M. FRÉRET.

Oui, des juifs et des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre Dieu n'est-il pas né Juif? n'a-t-il pas été circoncis comme Juif [1]? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse [2]? n'a-t-il pas sacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les Orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chan-

quand il composa ce Dialogue, afin d'avoir l'occasion de donner au comte de Boulainvilliers un convive encore plus hardi, et plus digne par-là de ses *Entretiens*. (CLOG.)

[1] Luc, ch. II. v. 22 et 39. — [2] Matthieu, ch. V, v. 17 et 18.

tez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans, dans une musique diabolique, des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère, et homicide [1], homme selon le cœur de Dieu? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété?* et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme?

LE COMTE.

Il a raison; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'Élie et l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, et qu'il fallait donner tout son bien à l'Église « pour le remède de son ame, et pour « n'être point rangé parmi les boucs. » Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. Fréret nous appelle-t-il idolâtres?

[1] David, *Rois*, liv. II, ch. XI et XII.

M. FRÉRET.

Pourquoi, monsieur? demandez-le à saint Christophe, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale *, et qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez; demandez-le à sainte Claire qu'on invoque pour le mal des yeux, et à qui vous avez bâti des temples; à saint Genou qui guérit de la goutte; à saint Janvier dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête; à saint Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome [1].

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce et le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Être éternel est mort? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte, de peur des souris? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers.

* Énorme statue qui était à l'entrée de l'église de Notre-Dame de Paris.

[1] *Voyage de Misson*, tome II, page 294; c'est un fait public.

Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmotter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite et à gauche, par-devant et par-derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire et les manger, et les rendre ensuite à son pot de chambre! et vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse et la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en Dieu? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Démiourgos, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux secondaires; sachez que Cérès, Pomone et Flore valent mieux que votre Ursule et ses onze mille vierges; et que ce n'est pas aux prêtres de Marie-Madeleine à se moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, vous avez dans M. Fréret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? c'est votre faute.

L'ABBÉ.

Oh! madame, je suis aguerri; je ne m'effraie pas pour si peu de chose; il y a long-temps que

j'ai entendu faire tous ces raisonnements contre notre mère sainte Église.

LA COMTESSE.

Par ma foi, vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin : elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit; et je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela est vrai; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ.

Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de Moïse, aux miracles de Jésus, aux martyrs?

LE COMTE.

Ah! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons et les petites filles savent ce que mangea le prophète Ézéchiel à son déjeuner [1], et qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla et d'Ooliba [2], dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète Osée de prendre une catin [3], et de faire des fils de catin.

[1] Ézéchiel, ch. IV, v. 12. — [2] *Idem*, ch. XVI, v. 4. — [3] Osée, ch. I, v. 2, et ch. III, v. 1 et 2.

Hélas! trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias et des obscénités?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joël, d'un Habacuc, d'un Jérémiah; sur quelques mots concernant Éliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel Éliah, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent sur-tout des prophéties insérées dans leurs *Évangiles*. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbéciles et assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation quand Jésus prédit dans Luc: « Il y aura des signes dans la « lune et dans les étoiles; des bruits de la mer et « des flots; des hommes séchant de crainte atten- « dront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les « vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils « verront le fils de l'homme venant dans une nuée « avec grande puissance et grande majesté. En vé- « rité je vous dis que la génération présente ne « passera point que tout cela ne s'accomplisse[1]. »

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée, et plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, et que le fils de l'homme vint dans

[1] Luc, chap. XXI, v. 25, 26, 27, 32.

une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. D'où vient que Paul, dans son Épitre aux Thessaloniciens (Ire, ch. IV, v. 17), confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente? « Nous qui vivons et qui vous parlons, « nous serons emportés dans les nuées pour aller « au-devant du Seigneur au milieu de l'air, etc. »

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde et de l'établissement d'un monde nouveau était une chimère reçue chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans *Lucrèce,* au livre IV; vous la trouvez dans le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Héraclite, long-temps auparavant, avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs demi-chrétiens, qui fabriquèrent les *Évangiles*, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu, et de s'en prévaloir. Mais, comme le monde subsista encore long-temps, et que Jésus ne vint point dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté au premier siècle de l'Église, ils dirent que ce serait pour le second siècle, ils le promirent ensuite pour le troisième; et de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du Pont-Neuf sur le quai de l'École; il montrait au peuple, vers le soir, un coq et quel-

ques bouteilles de baume : Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, et je le ressusciterai le moment d'après en votre présence; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan; mais comme il est tard, et que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'académie des sciences eurent la curiosité et la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de suite; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRÉRET.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Égyptiens en auraient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature se serait conservée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Égypte et de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien, ni grec, ni syrien, ni égyptien, n'en a dit

un seul mot. Flavius Josèphe, si bon patriote, si entêté de son judaïsme, ce Josèphe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies d'Égypte, et le passage à pied sec au milieu de la mer, etc.

Vous savez que l'auteur du *Pentateuque* est encore incertain: quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne sais quel Juif, soit Esdras, soit un autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événements étranges, il serait impossible de les croire; mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du *Pentateuque* sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison aurait pu avoir le Dieu des Juifs? était-ce de favoriser son petit peuple? de lui donner une terre fertile? Que ne lui donnait-il l'Égypte au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les sorciers de Pharaon? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Égypte, et faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites, au nombre

de six cent trente mille combattants, s'enfuissent comme de lâches voleurs? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises; vous avez trop de sens pour les admettre, et pour croire sérieusement à la religion chrétienne fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu, qu'il ne faut pas sonder l'abîme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux et des araignées, parceque, étant sûrs que les poux et les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent; mais nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent et ait couvert l'Égypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple: nous n'interrogeons point Dieu; nous interrogeons des fous qui osent faire parler Dieu, et lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de Jésus. Le créateur de l'univers se serait-il fait Juif pour changer l'eau en vin à des noces où tout le monde était déja ivre[1]? aurait-il été emporté par le diable sur une montagne d'où l'on voit tous les royaumes

[1] Jean, ch. II, v. 9.

de la terre[1]? aurait-il envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons[2]? aurait-il séché un figuier pour n'avoir pas porté des figues « quand ce n'était pas « le temps des figues[3]? » Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît; laissez-moi faire mon métier; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties et sur les miracles; mais pour les martyrs il est certain qu'il y en a eu; et Pascal, le patriarche de Port-Royal des Champs, a dit: « Je crois volon« tiers les histoires dont les témoins se font égor« ger[4]. »

M. FRÉRET.

Ah! monsieur, que de mauvaise foi et d'ignorance dans Pascal! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, et qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés? Qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome, la tête en bas? qui lui a dit que ce Barjone, un misé-

[1] Matthieu, ch. IV, v. 8. — [2] *Idem*, ch. VIII, v. 32. — [3] Marc, ch. XI, v. 13. — [4] Voir les *Remarques sur les Pensées de Pascal* (philosophie); pensée XXXIV[e]. (CLOG.)

rable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, et y ait parlé latin? Hélas! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints aurait été Saint-Pierre de Rome, et non pas Saint-Jean de Latran; les papes n'y eussent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone[1], était en effet écrite de Rome même? sur quoi un auteur célèbre a très bien dit que, moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias, qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre Simon le magicien; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, ressuscité à moitié par Simon, et entièrement par l'autre Simon Barjone; c'est lui qui met aux prises les deux Simon, dont l'un vole dans les airs et se casse les deux jambes par les prières de l'autre; c'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par Simon pour

[1] Ire de saint Pierre, ch. v, v. 13.

manger Pierre. Tout cela est répété par un Marcel, par un Hégésippe. Voilà les fondements de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de Jésus-Christ, ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu et de Marc, etc., etc. Vous le savez, monsieur, vous les avez lues, sans doute, ces archives infames du mensonge, que vous appelez fraudes pieusès; et vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères, pour le malheur du genre humain?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme et le mensonge?

LE COMTE.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, et son fanatisme plus généreux; du

moins Mahomet a écrit et combattu [1]; et Jésus n'a su ni écrire ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa; et votre Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos usages et ceux du roi Dagobert. Misérables chrétiens! non, vous n'adorez pas votre Jésus, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos *agnus*, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples et votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, et le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'est pourtant ce ridicule que saint Augustin a trouvé divin; il disait: « Je le crois, parceque cela

[1] * Le comte de Boulainvilliers, dans sa *Vie de Mahomet*, avait montré beaucoup de prédilection pour ce prophète guerrier et politique. (CLOG.)

« est absurde; je le crois, parceque cela est impos-
« sible. »

M. FRÉRET.

Eh! que nous importent les rêveries d'un Africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur? que nous fait son galimatias théologique? Voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon XXII, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille, *imprægnavit per aurem?*

LA COMTESSE.

En effet je vois l'absurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très simple que le christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des anabaptistes et des quakers se sont établies, comme les prophètes du Vivarais et des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déja des forces[1]. L'enthousiasme

[1] * Le diacre François Pâris n'étant mort que le 1er mai 1727, et les convulsionnaires n'ayant dû, par conséquent, commencer à gigotter sur son tombeau que vers le milieu de cette même année, on eût été en droit, en se rappelant l'époque de la mort du comte de Boulainvilliers, de reprocher cet anachronisme à Voltaire, si d'ailleurs il eût prétendu composer un morceau exactement historique. Mais, dans ce dialogue, il usait largement d'un droit que les auteurs de ce genre de compositions se sont arrogé, et qui est celui de s'inquiéter très peu des dates.

Voltaire, en disant, dans une note du troisième chant de *la Pucelle*, et dans l'article CONVULSIONS du *Dictionnaire philosophique*,

commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon *.

M. FRÉRET.

Il n'est que trop vrai, madame. Ce qui résulte de plus probable du chaos des histoires de Jésus, écrites contre lui par les Juifs, et en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un Juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, et de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de secte; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, et qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné, ou sous le règne d'Hérode-le-Grand, comme le prétendent les talmudistes, ou sous Hé-

qu'on dansa vers 1724 sur le tombeau du bon homme Pâris (mort jeune en 1727), commet une erreur un peu moins légère, mais qu'il rectifie lui-même dans sa lettre du 5 février 1768, à Saurin. (Clog.)

* *Réflexions diverses*, dans le tome I des *OEuvres de madame Deshoulières*.

rode le tétrarque, comme le disent quelques *Évangiles*, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples d'alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possessions, de magie, comme le sont aujourd'hui les sauvages. Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine barath, mise sous le nez des malades, et quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chassait les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens se vantèrent.

Les gentils étaient assez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges; car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les disciples de Jésus. Si quelques malades guérissaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'assurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantements. Ils disaient aux chrétiens: Vous avez de beaux secrets, et nous aussi; vous guérissez avec des paroles, et nous aussi; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'état; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérants; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres et les magistrats romains les eurent en horreur; alors on réprima leur audace. Que firent-ils? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires, ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, jusqu'au temps où Constantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ.

Ah! monsieur, c'est beaucoup dire.

M. FRÉRET.

Non; ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'*Histoire ecclésiastique;* voyez les donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton; les athanasiens et les ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphtongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le

sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire[1]. Regardez cette suite épouvantable de massacres; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles, douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens; et, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfants, mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la Saint-Barthélemi, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, et que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. Dieu m'est témoin que ce portrait est fidèle, et vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai; mais,

[1]* M. de Salvandy, dans un de ses derniers ouvrages intitulé *Islaor*, est loin de partager l'admiration de Voltaire pour la *philosophie* de Julien, qui n'est à ses yeux, sans doute très clairvoyants, qu'un persécuteur et qu'un *apostat*. Henri IV fut *apostat* aussi; mais il rendit l'édit de Nantes! (CLOG.)

comme disait l'évêque de Noyon[1], ce ne sont pas là des matières de table; ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes si la conversation roulait long-temps sur les horreurs du genre humain. L'histoire de l'Église trouble la digestion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE.

Cela serait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris son nom, a écrit : « Ne suis-je pas en droit de me faire « nourrir et vêtir par vous, moi, ma femme ou ma « sœur[2]? » si l'Église a voulu toujours envahir, si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens et nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie et de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages[3], et qui avaient gardé

[1]* C'est-à-dire, natif de Noyon; car Jean Calvin, loin d'être évêque de sa ville natale, fut obligé d'en sortir et de se réfugier à Genève, où il fut pape de la nouvelle Église. (Clog.)

[2] Ire *aux Corinthiens*, ch. IX, v. 4 et 5. — [3] *Actes des Apôtres*, ch. V.

quelques dragmes pour leur subsistance; s'il est évident que l'histoire de l'Église est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines, et de meurtres; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, et que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout; je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis Romulus jusqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez, en rougissant, la vérité qui vous presse, et vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ.

Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes et funestes.

M. FRÉRET.

Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L'ABBÉ.

C'est ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

LE COMTE.

Il n'en est pas d'un état comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, et a été florissante; mais quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang; et en dernier lieu, quand le célèbre Locke, voulant ménager à-la-fois les impostures de cette religion et les droits de l'humanité, a écrit son livre du christianisme raisonnable *, il n'a pas eu quatre disciples; preuve assez forte que le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif; c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain et des magistrats.

M. FRÉRET.

Oui, pourvu que le souverain et les magistrats soient éclairés, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes

* Le livre de Locke, *Que la Religion chrétienne est très raisonnable, telle qu'elle est représentée dans l'Écriture sainte*, a été traduit en français par Coste, 1696, 2 vol. in-12.

comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, et en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laisser libres dans leur commerce avec Dieu, et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et si toutes les religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres? si le catholique, le protestant, le grec, le turc, le juif, se prennent par les oreilles en sortant de la messe, du prêche, de la mosquée, et de la synagogue?

M. FRÉRET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régiments; je voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Instruire les hommes! que dites-vous, monsieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends; vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper: vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans, qui m'a beaucoup frappée. Assan, fils d'Ali, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'Assan voulurent empaler le coupable. Assan, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. « Il y a, dit-il, un degré de gloire dans le paradis « pour ceux qui paient les services, un plus grand « pour ceux qui pardonnent le mal, et un plus « grand encore pour ceux qui récompensent le « mal involontaire. » Comment trouvez-vous cette action et ce discours?

LE COMTE.

Je reconnais là mes bons musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRÉRET.

Et moi, je suis fâché qu'Assan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurais voulu qu'Assan eût été assez vertueux et assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que, si à tous les dîners de Paris, de Vienne, de Madrid, de Lisbonne, de Rome, et de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

FIN DU SECOND ENTRETIEN.

TROISIÈME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

Voilà d'excellent café, madame; c'est du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des musulmans; n'est-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui, sans doute; et Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'est celle que, selon vous, pratiquaient Énoch, les noachides et Abraham, c'est celle que les lettrés chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un Dieu, l'amour de la justice, et l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure et si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre?

M. FRÉRET.

En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement, et de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes, et du gland; nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine et de soie filées, des maisons propres et commodes: mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes, et aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est par-tout incorporée à l'état; et que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déja dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure et digne de Dieu.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du temps de votre Énoch, de votre Noé, et de votre Abraham. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dise: c'est qu'alors il n'y

avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres et aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux et plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, et que les chefs de l'Église tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ.

Il est bien malaisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de sainte Geneviève par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRÉRET.

Je ne crois point ce que vous dites; la raison a déja fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse

et celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables; et quoiqu'il soit dit que votre Jésus ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables [1], aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou, ni assez sot pour se vanter de les chasser; les reliques de saint François sont devenues ridicules [2], et celles de saint Ignace, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse, à la vérité, au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer et par le poison, et qui sont retournés à l'Église de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas; on laisse Rome même au pape, parcequ'on ne veut pas que l'empereur s'en empare; on veut bien lui payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux et une simonie évidente; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'in-

[1] Matthieu, ch. x, v. 1. Marc, ch. III, v. 15. Luc, ch. IX, v. 1.

[2]* *François* étant un des prénoms de Voltaire, il était naturel que Rome le nommât capucin honoraire; mais le philosophe fut le premier à se moquer de son *capuchon*, en prose et en vers, quand il eut reçu les patentes de *fils spirituel de saint François*, et de *père temporel*. Lettre du 9 février 1770. (Clog.)

solence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs états en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere*: je ne désespèrerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces-Unies, aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient seules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations; regardez tout le nord de l'Allemagne, et la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers, tous ces peuples nous ont passés de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes; l'abolition des moines a peuplé et enrichi leurs états: on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs; la France en sera plus opulente et plus peuplée.

L'ABBÉ.

Eh bien! quand vous auriez secoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne paierions

plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriserait assez la consubstantialité et la procession du Saint-Esprit par le père et par le fils, et la transsubstantiation, pour n'en plus parler; quand ces mystères resteraient ensevelis dans la *Somme* de saint Thomas, et quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore chrétiens; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

M. FRÉRET.

« Est quadam prodire tenùs, si non datur ultrà. »
Liv. I, ép. I.

Je vous dirai avec Horace: Votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera; mais peu à peu on adorera Dieu sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infame, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Être suprême com-

mence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; et bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, et ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions et à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, et une erreur qui les console.

M. FRÉRET.

Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit et qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société; mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes et par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison, et ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (et il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant, qui a de grandes passions dans une ame faible, est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prêtres lui offrent. « De quelque multitude énorme de crimes « que vous soyez souillé, confessez-vous à moi, et « tout vous sera pardonné par les mérites d'un

« homme qui fut pendu en Judée il y a plusieurs « siècles. Plongez-vous, après cela, dans de nou- « veaux crimes sept fois soixante et sept fois[1], et « tout vous sera pardonné encore. » N'est-ce pas là véritablement induire en tentation? n'est-ce pas aplanir toutes les voies de l'iniquité? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même?

Les anciens avaient, comme nous, leur confession et leurs expiations; mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs et des Romains, et nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées; on les regardait comme les exécutrices, et non comme les victimes des vengeances divines. Être à-la-fois bourreaux et patients, brûlants et brûlés, comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, et d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la *Genèse*, ni dans l'*Évangile*. C'est une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, monsieur, tout le monde rit aujourd'hui

[1]* Allusion au verset 24, chapitre IV, de la *Genèse*; on lit, dans le texte grec, *septante fois sept fois*. (CLOG.)

de votre enfer, parcequ'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dont on espèrerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtiments et des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parceque Dieu est juste.

LE COMTE.

Il me semble que M. Fréret a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des ames dévotes, je le crois; il y en aussi aux Petites-Maisons. Mais quels tourments quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute et dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même: les cloîtres sont le séjour du repentir; mais, chez les hommes sur-tout, un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte un très petit nombre qui sont ou véritablement pénitents ou utiles; mais, en vérité, Dieu a-t-il mis l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais? Est-ce là le but de la nature? Tout

le monde crie contre les moines; et moi je les plains. La plupart, au sortir de l'enfance, ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté; et sur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où sont donc ces grandes consolations que votre religion donne aux hommes? Un riche bénéficier est consolé, sans doute, mais c'est par son argent, et non par sa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les régles de son état. Il n'est heureux que comme homme du monde, et non pas comme homme d'église. Un père de famille, sage, résigné à Dieu, attaché à sa patrie, environné d'enfants et d'amis, reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus sensibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raison des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuses; ils se sont voués à des austérités plus effrayantes; et ces chaînes de fer sous lesquelles ils sont courbés, ces bras toujours étendus dans la même situation, ces macérations épouvantables, ne sont rien encore en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les conso-

lations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Être suprême sans superstition. Laissez là les cachots des couvents; laissez là vos mystères contradictoires et inutiles, l'objet de la risée universelle; prêchez Dieu et la morale, et je vous réponds qu'il y aura plus de vertu et plus de félicité sur la terre.

LA COMTESSE.

Je suis fort de cette opinion.

M. FRÉRET.

Et moi aussi, sans doute.

L'ABBÉ.

Eh bien! puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le président de Maisons[1], l'abbé de Saint-Pierre, M. du Faï[2], M. Dumarsais, arrivèrent; et M. l'abbé de Saint-Pierre lut, selon sa coutume, ses *Pensées du matin*, sur chacune desquelles on pourrait faire un bon ouvrage.

[1]* Jean René de Longueil, né à Paris, en 1699, mort en septembre 1731, plus connu sous le nom de président de Maisons; un des plus intimes amis de Voltaire, qui l'a placé dans *le Temple du Goût*. (CLOG.)

[2]* Charles-François de Cisternai du Faï, mort en 1739; Voltaire parle de lui dans son quatrième *Discours sur l'Homme*. (CLOG.)

FIN DU TROISIÈME ENTRETIEN.

PENSÉES DÉTACHÉES

DE M. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

La plupart des princes, des ministres, des hommes constitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils méprisent les livres, et ils sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.

S'ils avaient su lire, il auraient épargné au monde tous les maux que la superstition et l'ignorance ont causés. Si Louis XIV avait su lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes et leurs suppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur religion; ils ont dit: Voilà votre loi, et nous vous défendons de la lire; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible; elle existe pourtant, et toute *Bible* en langue qu'on parle est défendue à Rome; elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpations papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots, une équivoque

des rues, une pointe qu'on fait dire à Dieu, et pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon « assemblée*. »

Si on savait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement; elle en a fait encore beaucoup en France, par les persécutions contre les protestants, par les divisions sur je ne sais quelle bulle[1] plus méprisable qu'une chanson du Pont-Neuf, par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantise des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, etc.

L'Espagne et le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, et ont l'inquisition par-dessus, laquelle, supposé un enfer, serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le traité de Vestphalie: les habitants des pays immédiatement soumis aux prêtres allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire

* Matthieu, ch. XVI, v. 18.

[1] La bulle *Unigenitus*, fabriquée par les jésuites Le Tellier, Doucin et Lallemant, contre Quesnel, et envoyée en France, en 1713, par Clément XI. (CLOG.)

romain n'a laissé que de la misère et de la musique, des eunuques, des arlequins, et des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée *la Madone de Lorette;* et les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les aliments.

Ayez des temples où Dieu soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée: tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, et doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pauvres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles, et qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il soit au-dessus du besoin, et qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur et contre ses paroissiens, comme font tant de curés de campagne; qu'ils soient gagés par la province, selon l'étendue de leur paroisse, et qu'ils n'aient d'autres soins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger; dignité sans fonction, et qui presque

toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même?

Le meilleur gouvernement est, sans contredit, celui qui n'admet que le nombre de prêtres nécessaire, car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés, car ils en sont meilleurs citoyens; ils donnent des enfants à l'état, et les élèvent avec honnêteté: c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale; car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur; ils rient des disputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi? Oui, comme il y a eu des gens qui se sont crus sorciers.

M. Deslandes, de l'académie des sciences de Berlin, qui vient de nous donner l'*Histoire de la philosophie*[1], dit, au tome III, pag. 299: « La fa« culté de théologie me paraît le corps le plus mé« prisable du royaume; » il deviendrait un des

[1]* André-François Boureau Deslandes, publia, pour la première fois, et sans nom d'auteur, son *Histoire critique de la philosophie*, en 1737; la seconde édition eut lieu, comme on sait, en 1756, quelques mois avant sa mort. Voltaire cite autre part la phrase de M. Deslandes, au sujet des persécutions dont l'auteur de Bélisaire fut l'objet à la fin de 1767 et en 1768. (Clog.)



plus respectables s'il se bornait à enseigner Dieu et la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre Henri III et le grand Henri IV.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, si M. le cardinal de Fleuri n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, et défendre sévèrement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne et à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois et les arts; peut-on oublier la religion?

Qui commencera à l'épurer? Ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les sages n'en aient pas? Il faut être prudent, mais non pas timide.

FIN DU PREMIER VOLUME DES DIALOGUES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

